

Daniel VIGNE, « La vie en questions », chroniques (2'30") diffusées à partir de 2010 sur [Radio Présence](http://RadioPrésence.fr) en Midi-Pyrénées et d'autres radios chrétiennes de France.

www.danielvigne.fr

La vie en questions

1. Chasse au trésor

La vie en question, quesaco ? Je précise tout de suite qu'il ne s'agit pas de la « mettre en question » au sens d'une mise en doute. Car je ne doute pas de la vie, je suis comme vous, j'y crois, je l'aime et je la goûte, autant qu'elle m'est donnée. Il ne s'agit pas non plus de la mettre « à la question », comme on disait jadis, c'est-à-dire de lui arracher des aveux par je ne sais quelle torture intellectuelle. J'ai trop de respect envers elle pour prendre la vie comme un objet à disséquer ou un suspect à interroger !

Non, cette grande dame mérite beaucoup mieux que de la méfiance ou de la suspicion. Elle mérite un respect immense, peut-être même infini. Mais il est vrai qu'à force de la fréquenter, d'être en sa compagnie, nous avons tendance à ne plus nous interroger sur elle, à ne plus nous étonner de ce cadeau inouï.

Avez-vous vraiment conscience, chers amis, d'être des vivants ? Moi, pas assez. J'ai parfois l'impression de traverser l'existence comme un zombi, emporté par le temps qui passe, puis par toutes sortes d'urgences et de nécessités, mais pas vraiment habité par la vie, ce bien par excellence, ce trésor si précieux.

D'où l'utilité d'y réfléchir. La vie en questions (questions au pluriel), c'est une façon de dire : et si on ouvrait ensemble le coffre au trésor ? Et si on osait se pencher sur cette chose qui n'est pas une chose, cet élan, ce courant, cette vibration, ce je-ne-sais-quoi qu'on appelle la vie ?

Mais les coffres au trésor, en général, sont cachés, et même quand on les trouve, ils sont souvent cadenassés, n'est-ce-pas ? La vie aussi a ses secrets, qu'elle ne livre pas au premier venu. Peut-être même que pour la connaître, il faut savoir se mettre en question, soi-même, se faire petit, se mettre à son écoute.

Cette courte émission n'a pas d'autre but : nous mettre en quête, en soif de vie. Chercher à s'en approcher, à quelques-uns, comme on cherche un trésor. Si vous êtes tentés par cette aventure, retrouvons-nous : je vous donne rendez-vous sur les ondes. La vie en question ? Une petite émission pour chasseurs de trésors.

2. L'oubli du présent

On connaît la phrase célèbre de la Bruyère : « Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir, et il oublie de vivre ». Le constat est un peu amer, mais il est bien vrai qu'entre le passé, qui nous échappe et qui s'enfuit, l'avenir, qui nous est inconnu et qui nous inquiète, nous sommes trop souvent oublieux du présent.

Tel considère sa vie comme un monument, fier de ce qu'il a fait ou amassé : il écrit sa vie au passé, comme ceux qui publient leurs mémoires. Mais il ne se rend pas compte, peut-être, que ce monument est en train de s'effriter, que ce capital est déjà dévalué. Il se mure dans son passé comme dans un tombeau.

Tel autre voit sa vie comme un projet, un horizon : demain il fera, demain il sera ceci ou cela. Mais il ignore que la fusée dans laquelle il a pris place ne décollera pas, ou explosera en vol... Combien de vies sont ainsi, en porte-à-faux avec l'idée qu'on s'en fait ?

Certes, les souvenirs et les projets font partie de la vie, mais ils ne sont pas la vie, ils la suivent ou ils la précèdent. Ce qui n'est plus, comme ce qui n'est pas encore, ne doit pas être confondu avec ce qui est vraiment, avec l'instant présent. Or c'est là, dans le présent, que la vie m'invite à voir son visage. Pas dans mes rêves, mais dans le vif de la réalité. C'est là qu'elle se tient, comme une source cachée.

Est-ce que j'entends son murmure ? Est-ce que j'en ai l'eau à la bouche, le goût sur les lèvres ? Ou suis-je de ceux qui, comme dit la Bruyère, oublient de vivre ? La question vaut d'être posée, à chacun d'y répondre. Pour moi – car je me la pose aussi – elle sera aujourd'hui un rappel et un aiguillon. Elle me dit : ne t'endors pas. Ne sois pas de ceux qui ont fini de vivre, ni de ceux qui n'ont pas encore commencé. Un ami poète – Arnaud de Mareuil, m'écrivit un jour ces lignes :

Fait bon visage au présent que voici (...)
Ton front reposera sur son épaule
Le temps d'un souffle.
Ne laisse pas cet aujourd'hui s'en aller seul :
Il t'attendait (*Fils d'Ève*, p. 82).

3. Rackham le rouge

J'ai comparé cette émission à une chasse au trésor. Le but, le prix, si vous voulez, serait de renouer avec la Vie avec un V majuscule. De la retrouver comme un héritage qui vous a déjà été donné, mais dont vous n'avez pas encore pris vraiment possession.

Imaginez : on vous apprend que votre grand-oncle (vous savez, celui qui a fait fortune dans le pétrole) vient de mourir – paix à son âme – en vous léguant une somme colossale. Mais comme dans les romans d'aventure, il y a des conditions pour toucher l'héritage. Une partie de la somme a déjà été versée sur votre compte, mais le reste, c'est-à-dire immensément plus, est encore en attente. Vous en êtes légalement propriétaire, mais vous avez quelques démarches à faire pour le devenir effectivement : rendre visite à la grand-tante, signer tel document, récupérer tel petit coffre dans lequel se trouve la clé qui ouvre l'armoire où est déposé un plan qui... etc.

Bref, comme le capitaine Haddock, vous voilà lancé à la poursuite du trésor de Rackham le rouge, une des plus belles aventures de Tintin. Souvenez-vous, ou bien relisez *Le secret de la Licorne* : il leur faudra récupérer les trois manuscrits et les lire ensemble par transparence – « car c'est par la lumière que viendra la lumière », était-il écrit (je signale que c'est un verset du Psaume 36).

Il leur faudra ensuite voguer jusqu'à l'île au trésor, fouiller la mystérieuse épave, affronter mille dangers ... pour trouver, finalement, le trésor sans les caves du château de Moulinsart, au pied d'une statue de saint Jean l'Évangéliste, « l'aigle de Patmos » ! Décidément, le sens spirituel de cette aventure est assez évident...

Et le capitaine Haddock la conclut par une phrase d'une sagesse extraordinaire : « Nous l'avons trouvé ! Nous l'avons enfin trouvé, le trésor de Rackham le rouge ! (...) Et dire que nous avons été le chercher là-bas, au bout du monde, alors qu'il se trouvait ici, à portée de main ! » (p. 81).

Et si cette phrase, en un sens plus profond, nous parlait des trésors de la Vie ? Nous courons après, nous avons l'impression qu'il nous échappe toujours. Mais il est en nous, chez nous, tout près de nous ! Encore faut-il savoir où. Alors ... poursuivons notre quête.

4. Animisme ou mécanisme

Qu'est-ce qui différencie un être vivant d'un être inanimé ? Dès l'Antiquité on a émis diverses hypothèses à ce sujet. Pour Aristote, notamment, tout ce qui est vivant a une « âme », pas au sens spirituel du terme, mais simplement en tant que « principe animateur ». En ce sens les animaux, comme leur nom le dit, ont une *anima*, et même les végétaux en ont une.

Au Moyen Age, la scolastique, fidèle à Aristote, dira que les plantes ont une âme végétative, les animaux une âme sensitive, et l'homme une âme intellectuelle ou spirituelle, c'est-à-dire une vie d'un degré supérieur, mais qui repose sur les deux autres et se conjugue avec elles. L'homme aurait en quelque sorte, trois vies en une.

Ainsi le monde vivant se présente comme une réalité multiforme, complexe. Et plus on l'étudie, plus il est difficile d'en donner une définition précise, en sorte que la frontière entre l'animé et l'inanimé est devenue presque impossible à tracer : un virus, par exemple, n'est pas considéré par les biologistes comme un être vivant, à la différence d'une bactérie ou d'une amibe ; et pourtant, il a un certain comportement qui l'apparente à un vivant.

Mais ces questions sont désormais complètement renouvelées par les progrès de la génétique, qui pose sur la vie un regard très différent de celui des penseurs anciens ou médiévaux. Loin de l'animisme d'Aristote, les savants d'aujourd'hui sont « mécanistes ». Ils ne voient dans le vivant que de la matière structurée, une sorte de machine, certes très complexe, mais susceptible d'être manipulée et peut-être même créée par l'homme.

Le scientifique américain Craig Venter, celui dont l'équipe a été la première à séquencer en entier le génome humain, a défrayé la chronique en annonçant récemment la fabrication de la première « cellule artificielle ». Il faudrait nuancer la portée de cette découverte, que certains ont un peu exagérée.

Mais le fait est qu'elle pose question et nous oblige à nous demander, de façon sérieuse et urgente : au fond, qu'est-ce-que la vie ? Qui a raison, Aristote l'animiste ou Craig Venter le mécaniste ? Nous en reparlerons ...

5. Quantité, qualité, sens

Chers amis, voulez-vous vivre longtemps ? Question à la fois banale et gênante. Spontanément, on répond oui, bien sûr, parce que la vie, c'est par essence le désir de vivre.

La vie, c'est l'air que je respire, c'est le souffle qui m'anime, c'est ce courant mystérieux qui me traverse et que j'aime, ô combien ! Comment pourrais-je souhaiter que ça s'arrête ? J'en veux, j'en veux encore, je demande à mon corps d'accompagner cet intense désir que j'ai d'exister ! Voyez par exemple, après une grave maladie, avec quel bonheur on renoue le fil de l'existence, on savoure chaque instant, on boit la lumière de la vie !

Dans une chanson inoubliable, Jean Ferrat célébrait le sentiment si fort, de celui qui a eu peur que sa vie s'arrête et à qui elle est redonnée. « Que c'est beau, c'est beau la vie... », quand elle renaît, quand elle refléurit, après un long hiver de souffrance et d'inquiétude. Vivre longtemps, oui, nous le voulons, tout simplement parce que notre vie, c'est nous-mêmes, et qu'avons-nous de plus précieux que nous-mêmes ?

Mais j'entends l'objection, et l'inquiétude qui semble grandir dans nos esprits à tous : vivre longtemps, oui, mais dans quelles conditions ? Car si la durée de la vie, nous importe, sa *qualité* nous importe aussi, au point que l'aspect qualitatif semble parfois l'emporter sur l'aspect quantitatif. Tout le monde dira : mieux vaut vivre courtement, mais heureux, que très longtemps et malheureux ! Et on grefferait volontiers là-dessus, aujourd'hui une apologie de l'euthanasie ou même du suicide, propos qui font partie de l'air du temps...

Pourtant, réfléchissons encore. Préférons-nous vraiment une vie courte et sans malheurs à une vie longue et difficile ? Si on nous disait : voilà ta vie future, elle va comporter telle ou telle épreuve, tel et tel malheur, est-il certain que nous refuserions de vivre ? Et si la vie était belle *aussi* quand elle est difficile ?

Et si nous l'aimions, en réalité, non pour sa quantité ni pour sa qualité, ni pour sa durée, ni pour les plaisirs qu'elle nous offre, mais pour elle-même et pour son SENS ? Encore faut-il pour ça, que notre vie ait vraiment du sens. Alors, qu'elle soit longue ou courte, elle sera pleine. Qu'elle soit facile ou difficile, elle sera belle. Et peut-être même nous fera-t-elle la surprise de ne jamais nous quitter.

6. Le grand cercle

Alphonse Karr, un satiriste du XIX^e siècle , a eu cette phrase à la fois très juste et terrible. « La première partie de la vie, disait-il, se passe à désirer la seconde. Et la seconde, à désirer la première ».

Et c'est bien vrai : quand on est jeune, on s'élançait, on court vers l'avenir. On a hâte que le temps nous propulse en avant, nous fasse grandir. Et puis les années viennent, et la courbe, doucement, se renverse. On aimerait bien freiner un peu le passage du temps... On se met à regretter les belles années passées, on devient nostalgique. Voyez celui qui travaille toute sa vie pour avoir une bonne retraite, pour pouvoir se reposer, et qui tout à coup, quand il s'arrête, se sent inutile et déprimé !

Dans la vie, peut-on dire, il y a les « shall be » et les « has been », ceux qui vont être (ceci ou cela) et ceux qui l'ont été. Mais chacun voudrait être ce qu'il n'est pas. Pascal le disait à sa manière : « Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre. Et en nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous le soyons jamais ». Oui, jamais content, l'homme, de sa vie telle qu'elle est ! C'est toujours, pour lui, trop tôt ou trop tard.

J'ai pris l'image d'une courbe, qui monterait pendant la jeunesse, et qui s'incurverait pendant la vieillesse, comme pour revenir vers son point de départ. La vie comme un grand cercle, pourquoi pas ? Mais alors, quel en serait le centre ?

Bonne question, dont la réponse, au fond, n'est pas si difficile : le centre, quel que soit mon âge, c'est maintenant. Entre mon passé et mon avenir, quelles que soient leurs durées respectives, le centre, c'est le présent. Toute ma vie tourne autour de ce point mobile qui s'appelle : aujourd'hui. Et chaque nouveau jour est ce point unique, ce foyer précieux, ce lieu merveilleux qui seul est réel.

Car mon passé n'est plus, je ne le sais que trop, et de mon avenir, je ne sais rien non plus – pas la peine d'aller voir les cartomanciennes et leurs prédictions fumeuses ! Aujourd'hui, aujourd'hui, voilà le centre, voilà le pivot de l'existence. Jeune ou vieux, qu'importe ? Aujourd'hui – « le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui », disait Mallarmé – nous est donné à tous comme un cadeau.

7. Unamuno

Sur la question de la vie, comment ne pas évoquer l'œuvre principale de Miguel de Unamuno ? Ce philosophe espagnol, appartenant au courant des existentialistes chrétiens, s'est fait connaître par un livre au titre magnifique : *Le sentiment tragique de la vie*.

Le livre est paru en 1912, à la veille de la première guerre mondiale, puis a été republié en 1916, au pire moment de ce conflit horrible, pendant que Français et Allemands se massacraient à Verdun.

Unamuno lui-même est mort en 1936. Il n'a donc pas connu les abominations de la seconde Guerre mondiale. Mais il a assisté à la montée du nazisme et du facisme, et son livre est tout un symbole. Il porte la marque d'une époque secouée par les pires conflits que l'humanité ait connus, et il pousse une sorte de cri. « La vie est une tragédie, écrit-il et la tragédie est une lutte perpétuelle, sans victoire ni espoir de victoire : c'est une contradiction ».

Et c'est bien vrai que l'homme, de façon stupéfiante, est la source de ses propres malheurs. Son intelligence, son énergie, ses talents, il est capable de les retourner contre soi, d'en faire des instruments de mort. Voyez deux armées qui s'affrontent, comme à Verdun. De part et d'autre, dans chaque tranchée, on déploie des trésors d'ingéniosité, d'astuce, de courage, de discipline, d'organisation, dans un seul but : tuer le maximum de soldats de la tranchée d'en face.

Et chacun de ces hommes a la conviction qu'il est du bon côté, que l'homme d'en face ne mérite pas de vivre. Chacun est prêt à la plus grande cruauté pour mettre l'autre à mort, de près ou de loin. Réalise-t-on ce que signifiait le fameux « baïonnette au canon ! », quand après avoir épuisé leurs cartouches, les soldats se lançaient dans le corps à corps le plus atroce qui soit ? Et ces abominables gaz de combat, qu'on envoyait sur l'ennemi et qui lui rongeaient le sang jusqu'à provoquer des malformations génétiques ? Une amie à moi, petite-fille d'un de ces poilus qui furent gazés à Verdun, voit aujourd'hui son corps se détruire à cause de cela.

Non, décidément, je ne peux pas prendre à la légère celui qui éprouve, comme Unamuno, le « sentiment tragique de la vie ». Et je m'incline devant son cri.

8. Le nombril

Tout vivant est né d'un autre vivant, et toute vie cherche à se prolonger dans une autre vie. Quelle chaîne extraordinaire nous relie invisiblement à nos ancêtres, et à nos descendants !

Chez les mammifères que nous sommes, nous les hommes, ce lien a un symbole concret, un point d'ancrage précis dans le corps, et nous en portons tous la marque : je veux parler... du nombril.

Avez-vous déjà réfléchi à cette cicatrice que vous portez au milieu du ventre, et à sa signification transhistorique ? Car enfin, le nombril, c'est la trace du cordon ombilical par lequel, via le placenta, votre mère vous a porté en elle, nourri, façonné pendant huit ou neuf mois.

Le nombril dit : je suis né d'un autre être, ou encore, comme dit Job dans la Bible : « Nu je suis sorti du ventre de ma mère »...

Imaginez le film de l'histoire humaine qu'on passerait à l'envers. Chacun redeviendrait l'enfant qu'il a été, puis le nouveau-né, puis retournerait dans le sein de sa mère, et dans cette involution générale, toute la grappe humaine se trouverait concentrée, ramassée, retournée en direction de ses origines, le nombril de chacun étant le point par où il est attaché à tous les autres grains !

Oui, la vie, je l'ai en partage, mais elle passe à travers moi comme une sève qui vient de très loin. Et si j'ai des enfants, des petits-enfants, quelle merveille de découvrir en eux une part de moi-même, un prolongement inattendu de ma personne, qui me survivra en d'autres personnes...

Comme si la vie aimait se donner une infinité de visages, tous différents, tous uniques, mais tous unis.

De ce mystère de différences et d'unité, nous portons tous la signature, et comme par hasard, elle est au centre exact de notre corps. Chacun de nous, sans se prendre pour le nombril du monde, devrait être reconnaissant à son nombril de lui rappeler qu'il est un petit vivant, héritier d'une grande vie partagée qui le dépasse.

9. L'orgueil de la vie

Il y a dans le Nouveau Testament une expression curieuse, sur laquelle nous pouvons nous interroger. L'épître de saint Jean, parlant des choses qui sont du monde et non pas de Dieu, énumère : la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et... *l'orgueil de la vie* – en grec *alazoneia tou biou*, en latin *superbia vitae*. L'orgueil de la vie, formule bizarre, que plusieurs Bibles traduisent d'ailleurs par « orgueil de la richesse ».

On peut entendre, effectivement, le mot vie au sens de « moyens de vivre », ou « train de vie ». L'orgueil de la vie, ce serait alors la fierté de celui qui a les moyens, comme on dit, et qui les affiche. Belle bagnole, grosse villa, super costard, ou de façon moins grossière, attitude vantarde, dominatrice, de celui qui se met en valeur et qui vous regarde de haut. Mais tout ça, n'est-ce pas, nous est étranger : ce sont les autres qui sont tentés par cette formule d'orgueil de la vie ! Quant à nous, Dieu merci, nous ne sommes ni milliardaires, ni des vedettes...

Mais je m'interroge quand même : et si l'orgueil de la vie n'était pas réservé à ceux qui en ont plein les poches, ou qui s'affichent sur les écrans de télé ? Et si cette maladie pouvait aussi nous atteindre, nous les obscurs, les sans grade ? Il faudrait alors en connaître les symptômes, les premiers signes, pour diagnostiquer le mal dès qu'il commence à nous contaminer. Permettez-moi de vous en proposer un, que j'ai cru remarquer chez certains et aussi en moi-même, et qui me paraît une bonne façon de comprendre aujourd'hui ce que c'est que l'orgueil de la vie. Je dirais que c'est le fait de *se prendre au sérieux*.

Pas besoin d'être un grand capitaine pour tomber dans ce piège-là. Quelquefois même, on est d'autant plus attaché à son petit espace, à ses petites prérogatives, à sa petite opinion, qu'elles sont justement petites. On se croit d'autant plus quelqu'un, et on veut d'autant plus le faire croire aux autres, qu'on sait bien, au fond, qu'on n'est pas grand-chose. Mais cela, ce n'est pas la vie, c'en est une maladie.

Non, la vraie vie n'est pas à ceux qui s'y croient, à quelque niveau que ce soit. La vie, prenez-la avec... un certain sourire, et laissez les vantards de tout poil faire les malins tant qu'ils ont de quoi. Ne vous en offusquez même pas, car un jour ou l'autre, leur vantardise diminuera. « Plus je songe à la vie humaine, disait Anatole France, plus je crois qu'il faut lui donner pour témoins et pour juges l'Ironie et la Pitié. ».

10. Le fil du collier (1)

Quand on dit « la vie », on parle de quoi au fond ? Ce mot qu'on emploie sans trop y penser, je lui vois deux sens principaux.

La vie, c'est d'abord ce qui est commun à tous les êtres vivants, humains, animaux, végétaux. La biologie, et spécialement la théorie de l'évolution, nous apprennent que cette incroyable diversité forme une seule famille. Que tous les vivants sont nés les uns des autres, chaque espèce étant une branche, un rameau particulier d'un arbre unique. C'est une découverte formidable, en ce sens, que celle de Watson et Crick, en 1953, qui ont mis en évidence l'acide désoxyribonucléique, le fameux ADN, comme la structure moléculaire commune à tous les vivants.

On sait désormais que la vie, sous toutes ses formes, relève d'un principe unique – et pour les croyants, un principe qui remonte encore plus haut que la biologie, puisqu'à travers toute l'aventure de l'évolution, ils voient se déployer une création. Soit dit en passant, évolution et création sont tout à fait compatibles, car une fois qu'on comprend les mécanismes biologiques de la vie, rien n'empêche de se demander d'où vient cette chose inouïe et merveilleuse, et de lui reconnaître une origine divine.

Mais j'en viens au deuxième sens du mot vie, plus courant, qui désigne les événements d'une existence, et spécialement d'une existence humaine. Tout ce qui se passe, pourrait-on dire, entre votre naissance et votre mort. Et il s'en passe, des choses ! Là aussi, quelle multiplicité incroyable ! Avez-vous déjà songé à tout ce que vous avez vu, entendu, touché, expérimenté, à tout ce que vous avez dit, fait, pensé pendant les quelques dizaines d'années que vous avez déjà vécues – et je vous en souhaite encore beaucoup d'autres !

Mais ici, une question. Toute cette série de moments qui composent ma vie, a-t-elle une unité ? Toutes ces perles, quel est le fil qui les unit, qui en fait un seul collier ? De même que tous les vivants ne forment qu'un seul arbre, comment tous les instants de ma vie forment une seule réalité ? Et quand quelqu'un meurt, comment se fait-il que tout son passé dessine *une* trajectoire, avec des hauts et des bas, des moments de gloire et des moments de douleur, mais qui composent une seule histoire ? Quel est, au fond, le principe qui fait que chaque vie humaine n'est pas simplement une poussière d'instant successifs, mais un tout qui a du sens et de la valeur ? Grande question, n'est-ce-pas ... Nous y reviendrons une prochaine fois.

11. Le fil du collier (2)

Pour parler de la vie, j'ai pris l'autre jour l'image du collier. Chaque événement, chaque fait, chaque instant de mon existence seraient comme une perle ou une petite pierre, de couleurs variées, dont l'ensemble forme ma vie.

Mais il est évident que pour faire une unité, ces perles ont un petit trou et un fil invisible qui les relie. Une vie, ce n'est pas un tas de cailloux : c'est une série dont chaque élément a une place précise. Ce que j'ai vécu pendant mon enfance, en particulier, a joué un rôle énorme dans mon existence. Les psychologues, on le sait, y voient le moment fondateur de notre personnalité. Ce que nous avons vécu à notre adolescence a eu également beaucoup d'importance, et en fait, chaque moment de cette longue histoire est connecté à tous les autres.

Une vie, c'est un ensemble où tout est relié à tout, de façon secrète et frémissante. En ce moment même, tout votre passé, même le plus lointain, est présent dans ce que vous vivez. Vous n'en avez pas conscience, mais celui que vous êtes aujourd'hui contient et prolonge celui que vous étiez il y a cinq ans, dix ans... ou cinquante ans. Chaque moment de ce processus enveloppe tous les autres, s'enroule autour de lui. Redisons-le, une vie, c'est une unité. Les tours et les détours, les divers chemins que vous aurez pu prendre et tous les changements que vous aurez traversés ne brisent pas ce fil.

Il paraît qu'au moment de mourir, chacun revoit, en un instant, tout le « film » de son existence. Qu'il retrouve les souvenirs, les paysages, les visages de son enfance, à commencer par celui de sa mère – et il est vrai que beaucoup de mourants appellent leur maman. Mais quoi de plus normal ? La fin de la vie est en lien intime avec son commencement. Le vieillard dont on dit qu'il retombe en enfance ne fait que renouer avec ses origines, et d'une façon ou d'une autre, nous ferons tous cette expérience.

La mort, c'est peut-être le moment où le collier se boucle, où les deux bouts du fil se rejoignent, et où le nœud qui les relie scelle un destin. La mort, a dit quelqu'un, et « ce qui conclut notre figure », ce qui dessine notre visage définitif.

Oui, chers amis, soyons-en sûrs, notre vie est une et unique, et c'est ce qui la rend précieuse, mille fois plus qu'un bijou ! Sur le fil du collier, à chacun de choisir quelles sont les perles et les belles pierres qu'il veut mettre – plutôt que du plastique ou de la pacotille. À chacun aussi de savoir en l'honneur de quoi, ou de qui, il compose sa vie.

12. La vita è bella

On dit quelquefois : « La vie est cruelle ». Et il est vrai que devant certains malheurs, on pourrait croire que la vie se plaît à se détruire elle-même. Pourquoi vivre, si c'est pour souffrir ?

Loin de moi de prétendre expliquer ou justifier de quelque façon la souffrance : elle reste un mystère. Mais il n'est pas interdit de remarquer que lorsque la vie devient difficile, voire très difficile, lorsqu'elle a l'air de s'acharner sur certains êtres que nous aimons, ou sur nous-mêmes, lorsque tout semble dire que la vie est trop dure, trop exigeante, quelque chose de cette vie continue de rayonner, d'être tendre, d'être aimable, d'être aimé.

Le film de Roberto Benigni, « La ville est belle », illustre magnifiquement ce paradoxe. Dans l'horreur d'un camp de concentration, l'innocence d'un enfant, l'inventivité d'un père qui réussit à lui faire croire que tout cela n'est qu'un grand jeu, le cocasse de certaines situations, laissent percer comme une fleur d'humour et de liberté sur le bitume de la violence, de la haine, de la bêtise humaine. Dans ce film, la vie prend à revers la mort qui la menace. Elle reste plus forte que ce qui la détruit. Comme si elle était une braise que rien ne peut éteindre. Comme si que ce qu'elle a de plus terrible et de plus éprouvant ne l'empêchait pas de rester belle, mais d'une beauté paradoxale, qu'il faut savoir deviner.

Oui, la vie peut rester belle, même quand elle est éprouvée jusque dans ses racines. Parfois même, l'épreuve révèle ce qu'il y a de plus pur et de plus fort dans l'existence, ce qu'il y a de plus beau. Les larmes n'éteignent pas la lumière d'un regard. Nietzsche lui-même, pourtant assez pessimiste, écrivait : « Voici le secret que la vie m'a confié : "Vois, m'a-t-elle dit, je suis ce qui est contraint de se surmonter soi-même à l'infini". » Et Jean Cocteau, de façon plus imagée : « Que pense le marbre dans lequel un sculpteur taille un chef-d'œuvre ? Il pense : on me frappe, on m'abîme, on m'insulte, on me brise, je suis perdu. Ce marbre est idiot. La vie me taille : elle fait un chef-d'œuvre. ».

13. Angélogie

On dit que la différence entre les anges et les hommes, c'est que les anges sont créés en dehors du temps, dans un présent total et permanent. L'ange ne connaît pas, comme nous, les fluctuations du temps. Il ne dort pas, par exemple. Il ne varie pas dans son humeur, dans l'orientation donnée à son être, qui est constante et définitive. L'ange est un être entier, qui ne revient pas sur ses décisions, qui se déploie dans une seule et même direction : le bon, le beau, le bien. L'ange est un être qui chante, qui aime, qui s'extasie, qui s'explode, pour ainsi dire, dans une jubilation permanente et une bienveillance constante. L'ange est une force qui va toujours dans le bon sens, et si nous nous ouvrons à son influence, nous sommes comme aspirés vers le bien, touchés par la joie, guidés dans nos choix.

On dit aussi que les démons, qui sont des anges déchus, sont des êtres qui ont pris la mauvaise direction, et qui, librement, refusent d'aimer, refusent de se donner, refusent d'adorer. « Depuis quatre mille ans il tombait dans l'abîme », dit l'effrayant poème de Victor Hugo sur Satan. Comme si ce refus du bien, cet éloignement de Dieu, était une obstination sans retour et sans repentir. Une sorte de chemin suicidaire, dans lequel certains êtres pourraient s'enfoncer par pure méchanceté et chercher à nous entraîner.

Tout cela est très mystérieux, et à vrai dire, me dépasse complètement. Je suis un peu théologien, mais l'angélogie – la science des anges – est une spécialité que je laisse à ceux qui ont, là-dessus, des lumières spéciales. Par contre, je trouve très éclairante et très intéressante la différence entre l'ange et nous. Car nous, nous sommes dans le temps. Pour nous, la vie est une succession d'instant, de jours très différents. Nous changeons, nous varions.

Et si c'était, au fond, notre grâce ? Et si notre inconstance était aussi notre chance ? Nous pouvons tomber, mais nous pouvons aussi nous relever. Nous sommes des êtres chancelants, mais capables de corriger leur trajectoire. Notre vie n'est pas une histoire écrite d'avance : c'est un récit plein de rebondissements, qui peut commencer mal et finir bien. Courage, mes amis ! Pour chacun de nous, même les plus égarés, demain peut être meilleur qu'aujourd'hui.

14. Chacun sa vie ?

Les gens disent : « Chacun sa vie », « Ma vie m'appartient », et cette façon de considérer la vie comme une propriété privée, jalousement défendue, est devenue une sorte de dogme. L'individualisme caractérise la société moderne et conditionne la plupart de nos comportements. Nous tenons jalousement à notre liberté, à notre intimité, à notre autonomie.

Je ne vais pas faire le procès de cette attitude, car à bien des égards, c'est une conquête de la modernité de nous avoir rendus plus libres de nos choix, moins dépendants de certaines pressions communautaires et sociales. La vie de groupe peut être très aliénante : il y a du bon dans ce respect de la vie de chacun, considérée comme son affaire et sa responsabilité.

Mais la limite évidente d'une telle attitude, c'est qu'elle risque de nous couper les uns des autres, de nous faire oublier à quel point nous sommes liés. C'est de nous dresser les uns contre les autres, au lieu de nous faire converger. L'individualisme morcelle la société, la fragmente, nous isole parfois de façon affligeante. « Chacun sa vie » devient alors une façon de dire : « Ton malheur, je m'en fiche ». « Ma vie m'appartient » devient synonyme de : « Je n'ai rien à te donner ».

Or nous sommes solidaires et interdépendants les uns des autres, très profondément. Ce n'est pas seulement par charité, mais par lucidité qu'il faut s'en rendre compte. Ce qui affecte mon prochain, impossible de dire que cela n'appartient qu'à lui : un jour ou l'autre, j'en ferai l'expérience. En m'intéressant à lui, en ayant le souci de sa vie, je fais du bien à la mienne. En ignorant son malheur, au contraire, je me rends plus faible face à mes propres épreuves.

Oui, nos vies sont entrelacées. Chacun de nous vit de la vie des autres, conjugée à la sienne. *Nul n'est une île*, disait Thomas Merton, qui pourtant était moine trappiste. La vie n'est pas une petite propriété à défendre, le revolver au poing, mais un trésor à partager. J'aime la phrase de Martin Luther King : « Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir ensemble comme des idiots ».

15. Brave mémoire

Nous avons tous, un jour ou l'autre, éprouvé le curieux sentiment du « déjà - vécu ». Ça vous prend souvent par surprise, et de façon fugitive, n'est-ce pas ? On ne sait pas pourquoi, mais telle situation, ordinaire ou extraordinaire, vous rappelle un autre moment de votre vie... Ah ! Que c'est étrange ! Comme si on était passé très exactement par cette situation, et comme si ce qui allait se passer juste après, on le savait déjà. Ce sentiment peut d'ailleurs donner une sorte de vertige : l'impression qu'on joue une pièce ou un film dont le scénario est déjà écrit.

Heureusement, tout ça se dissipe assez vite – et en général, on n'arrive même pas à dire ce qui a causé ce sentiment. C'est comme une cristallisation éphémère, et assez étrange, qui donne à certains des idées bizarres : « Dans une autre vie, j'ai dû passer par là », disent-ils, ou bien : « J'ai dû connaître ça dans une vie antérieure ». Mais ces explications sont assez fumeuses, et ne donnent pas vraiment satisfaction.

Bergson est le seul philosophe, je crois, à s'être intéressé de près à la question. Dans *Matière et mémoire*, il fait l'analyse de ce phénomène et arrive à une conclusion qui va décevoir les amateurs de réincarnation. En réalité, dit-il, lorsqu'on a le sentiment du déjà vécu, notre mémoire a une espèce de bug (il ne le dit pas comme ça, mais c'est l'idée). C'est-à-dire qu'elle duplique ce qu'on est en train de vivre, comme elle le fait tout le temps en enregistrant nos souvenirs, mais elle nous fait ressentir comme un fait passé ce qui, en réalité, est dans le présent.

Comme si elle dressait devant nous un miroir où nous avons l'impression de voir un événement de notre vie passée, alors que c'est le présent lui-même que nous y voyons. Il appelle cela « la fausse reconnaissance », et sa démonstration est assez convaincante. C'est une sorte d'illusion optique qui au lieu de se situer dans l'espace, s'inscrit dans le temps.

Oui, nous sommes des êtres de mémoire. À chaque instant, mystérieusement, notre vie trace son sillage et grave son sillon. Tout événement se reflète, se projette dans notre mémoire et devient du passé au moment même où nous le vivons. Ce passé est écrit, certes, une fois pour toutes. Mais l'avenir est ouvert – et lui, nous le créons !.

16. Multi-vies ?

Avons-nous plusieurs vies ? Drôle de question, me direz-vous, et pourtant elle se pose. Dans les jeux vidéo, on peut acheter des « vies », en gagner, en perdre, comme autant de jokers qu'on aurait dans son jeu. C'est bien joli, mais ce n'est qu'un jeu, car dans la réalité, on sait bien que celui qui a perdu la vie ne peut plus du tout jouer.

D'ailleurs, est-il normal d'utiliser ce vocabulaire, et d'habituer l'enfant à l'idée de jouer avec sa vie ? C'est un peu dangereux, car un jour on se retrouve au volant d'une voiture, plutôt que d'un joystick, et si on s'amuse à prendre des risques insensés, on le regrettera amèrement.

Sur un autre plan, certains affirment que nous avons plusieurs vies au sens où, à la mort, nous nous réincarnons dans un autre être. L'idée est à la mode : on trouve cela sympathique, de se dire qu'on est en quelque sorte recyclé, qu'on est reparti pour un tour...

Il est curieux de constater, à ce sujet, le renversement qu'on fait subir en Occident à l'idée de réincarnation. Car dans la tradition primitive, hindoue ou bouddhiste, se réincarner est un malheur et une malédiction : c'est la preuve qu'on retombe dans une existence matérielle, qu'on n'a pas été digne de sortir de ce monde éphémère, de ce monde d'illusions. Dans la mentalité occidentale, au contraire, c'est presque une espérance : celle de continuer à vivre sur cette terre où l'on n'est pas si mal ! On y retrouve un peu l'idée d'un grand jeu de rôles, dans lequel on changerait de personnage tout en continuant à faire partie de la pièce.

Mais laissons ces clichés qui ne mènent pas très loin, et demandons-nous plus sérieusement si dans le temps d'une vie, de notre vie, il y a place pour plusieurs vies. Si on peut, comme on dit, refaire sa vie, choisir une autre vie. Je le crois, à condition de préciser que même à travers les plus grands changements, de métier, de pays, notre chemin antérieur n'est pas aboli : il est réorienté.

Car je l'ai souvent dit, notre vie est une et unique. C'est bien ce qui la rend à la fois si précieuse et si risquée. Nous n'avons qu'une vie, mais heureusement, nous pouvons à tout moment en corriger la trajectoire, et si nous sommes tombés, nous relever. Alors oui, nous entrons dans une vie nouvelle, c'est-à-dire renouvelée, et notre passé lui-même est sauvé.

17. La fin et les moyens

Nous passons la plus grande partie de notre temps à « gagner notre vie », comme on dit, sans nous rendre compte que cette expression est très inexacte. On ne gagne pas sa vie, on gagne de l'argent qui nous aide à vivre, mais qui n'est pas la vie elle-même.

Avoir de l'argent, c'est « avoir les moyens », comme on dit encore, et cette fois le langage courant est assez précis. Car il y a une différence évidente entre les moyens et le but. L'argent est un moyen, pas un but. Le but, c'est de vivre. Et c'est aussi le point de départ, car nous n'avons pas acheté notre vie, nous l'avons reçue gratuitement.

Ainsi la vie est derrière nous comme une source, et devant nous comme un horizon. Il est bon de se souvenir que la vie ne s'achète pas, ne se gagne pas, mais qu'elle nous est donnée, et cela non seulement à notre naissance, mais à chaque instant. C'est-à-dire que le but n'est pas un horizon lointain, mais quelque chose que je possède déjà. La vie, je n'ai pas à l'acquérir, elle est en moi comme mon principe, comme mon trésor.

Ceux d'entre nous qui ont voyagé dans les pays pauvres ont observé ce fait étrange : des gens qui n'ont presque rien sont capables de vivre dans la joie, de savourer les moindres choses de l'existence. Ils n'ont pas les moyens, mais ils atteignent le but. Ils nous donnent une grande leçon, à nous qui sommes repus et si souvent insatisfaits. Car nos pays riches présentent le paradoxe inverse : il y a chez nous beaucoup de gens qui ont beaucoup d'argent et qui passent leur temps à se plaindre.

Ce n'est donc pas l'épaisseur d'un compte en banque qui fait vivre. Et comme il serait triste de s'emprisonner dans les moyens en perdant de vue la fin ! Pour échapper à ce piège, il y a un moyen simple. C'est de faire, de temps en temps, des choses qui ne nous rapportent rien, mais qui nous font vivre. C'est de donner du temps, non aux intermédiaires, mais à l'essentiel. Cela nous aidera à vivre tout le reste, y compris notre travail dans ce qu'il a de nécessaire et de quotidien, avec le goût de l'essentiel.

Quelqu'un a dit : « Ne perd pas ton temps à gagner ta vie. Gagne ton temps, sauve ta vie. » Oui, chers amis, gardons le goût de la Source, puisque nous la portons en nous.

18. Coma

Nous avons tous été marqués par le film *Les choses de la vie, qui commence*, vous vous en souvenez, par un accident de voiture filmé au ralenti. Avec une espèce de lenteur solennelle, la voiture quitte la route et va s'écraser sur le bas-côté. Le conducteur, incarné par Michel Piccoli, en sort paralysé et dans le coma, mais vaguement conscient d'une grande « fatigue » et capable d'un monologue intérieur. Il se souvient alors de son passé, vers lequel la suite du film nous entraîne : son mariage brisé avec Catherine, sa liaison avec Hélène, la belle Romy Schneider... et peu à peu, glisse dans la mort.

On sort du film avec une impression douce-amère. Celle d'un destin brisé, bien sûr, mais aussi celle d'une vie qui n'a pas dénoué son secret. Les « choses » de la vie, semble nous dire le réalisateur Marc Sautet, sont ce qu'elles sont, bizarres ou même absurdes. Nos liens affectifs, en particulier, se nouent et se dénouent sans qu'on y comprenne grand-chose. Et puis, la vie peut nous quitter sans nous laisser d'explications, sur un coup de volant qui nous envoie dans le fossé.

La force de ce film, comme de certaines situations de l'existence, est de faire appel, en creux, à une grande question qui reste ici sans réponse. À quoi bon ? Cet homme a vécu, il a aimé, il a eu un fils de sa première compagne, il n'est plus tout à fait sûr d'aimer la seconde... Et il s'éteint dans un lit d'hôpital sans voir clairement le sens de ce passé.

Marc Sautet, excellent cinéaste, disait : « Si la vie passe dans un film, le film est bon. Si la vie ne passe pas, on peut faire tout ce qu'on veut, c'est très mauvais ». Si le film a eu du succès, c'est effectivement parce que la vie y passe, mais d'une façon paradoxale : en s'effaçant. Les images en flash-back, les couleurs un peu passées, la musique nostalgique... Et nos cœurs se serrent en se disant : Et si c'était moi ? Et si, au tournant de je ne sais quelle route, ma vie s'arrêtait comme ça, sans prévenir, en laissant ceux que j'aime à leur propre destin ?

Cette question, mes amis, vaut la peine d'être entendue. Non sur un mode désabusé ou déçu, mais au contraire comme un appel à vivre et à aimer. À vivre pleinement, à aimer vraiment, dès maintenant et jusqu'au bout. .

19. Memento vivere

Souvent les sages ont dit que nous devrions vivre en pensant que nous allons mourir. « Dans tout ce que tu fais, souviens-toi de ta fin », lit-on dans la Bible (*Siracide* 7, 36). Le philosophe Platon a cette formule célèbre : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » Dans les rues de Rome, quand un général vainqueur processionnait en triomphe, suivi par des milliers de prisonniers, celui qui le couronnait de lauriers devait lui dire : « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme » – sous-entendu, que toi aussi tu seras vaincu par la mort. Et l'empereur Marc-Aurèle, philosophe stoïcien, écrit : « Voici la morale parfaite : vivre chaque jour comme si c'était le dernier. »

Memento mori, ces deux mots ont profondément marqué la pensée antique, la spiritualité monastique, l'art chrétien. Au Moyen âge, les fresques de danses macabres, comme à la Chaise-Dieu en Auvergne, symbolisaient notre fin inéluctable. À la Renaissance, on a peint des « vanités », tableaux où l'on voyait un crâne, un sablier, une fleur perdant ses pétales... Sur les tombeaux, on a sculpté des cadavres, avertissant le passant de ce qu'il deviendrait un jour.

La mémoire de la mort a joué un rôle-clé dans notre culture, et peut-être y a-t-elle pris une place excessive, au point qu'aujourd'hui c'est l'inverse qui s'observe. La mort est indécente, on la cache, elle est taboue, on n'en parle pas. On ne pense qu'à vivre longtemps, agréablement, on voudrait mourir sans s'en rendre compte. Spinoza, au XVII^e siècle, représente un tournant dans l'histoire de ce thème. Prenant le contrepied des penseurs d'autrefois, il dit : « La sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie. » Et Paul Carvel, un écrivain contemporain : « Vivre intensément ne signifie pas vivre chaque jour comme si c'était le dernier, mais comme si c'était le premier. »

Mais au fond, faut-il choisir entre penser tout le temps à la mort et penser seulement à la vie ? Et si la vie était justement ce qui traverse la mort, ce qui intègre son contraire sans en être détruite ? Et si nous étions à la fois mortels et immortels, fragiles et impérissables ? Alors, sans oublier que nous passerons par la mort, attachons-nous à cette Vie qui ne passera pas, à cette flamme en nous qui ne s'éteindra pas !.

20. Résistances

On connaît la formule que Paul Bichat, en 1800, énonce dans ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*. « La vie, dit-il, c'est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». De fait, évidemment, si on est vivant, c'est parce qu'on n'est pas mort ! Pour tout vivant, vivre, c'est éviter la mort, c'est l'esquiver aussi longtemps que possible, mais de façon forcément provisoire. C'est retarder l'échéance finale, qui adviendra tôt ou tard, et qui le fera revenir, veuille ou non, au néant d'où il est sorti. La vie, en ce sens, serait une parenthèse entre deux néants. Pas très enthousiasmant, comme perspective – mais Paul Bichat parle en biologiste. Ce qu'il décrit, c'est la vie des plantes, des fleurs, des papillons, qui est bien cela : une jolie parenthèse, qui se refermera inéluctablement.

Mais en allant plus loin, et en ce qui concerne l'homme, je découvre une autre définition, donnée par Paul Valéry : « La vie, dit-il, c'est la conservation du possible. » Quelle belle formule, si on y réfléchit ! La vie comme ouverture, comme espérance, comme défi lancé à l'impossible. Vivre, ici, ce n'est pas retarder l'inévitable, mais au contraire attester que rien n'est fatal. La sagesse populaire le dit bien : « Tant qu'y a d'la vie, y a d'espérance... »

Le vivant, en ce sens, n'est pas un être en sursis que la mort finira par rattraper. Ce n'est pas un prisonnier en cavale, que la police ramènera au pénitencier. C'est un être d'une inventivité, d'une potentialité inouïes. Même la fleur et le papillon, d'ailleurs, ont des stratégies de survie qui font l'admiration des biologistes. La moindre bactérie est capable de se métamorphoser, de se rétracter, de se protéger pour survivre. On découvre aujourd'hui des graines de plantes qui peuvent attendre des milliers d'années, dans des conditions extrêmes de froid ou de sécheresse, avant de germer. Elles « conservent le possible », dirait Paul Valéry.

Et l'homme, alors ! Quel animal invincible ! Quelle increvable fleur ! Quelle chrysalide, d'où sortira je ne sais quel papillon ! On peut s'attendre à tout, avec lui. Même à ceci, qu'après avoir longtemps résisté à la mort, il lui file entre les doigts, avec un éclat de rire. Qui sait ? La vie d'un homme, c'est le laboratoire de l'incroyable.

21. Phobies

Tout être vivant, c'est un fait évident, est habité par une certaine peur. Elle fait partie de sa nature. Elle lui permet de se protéger du danger. Le moindre protozoaire, la plus petite bactérie manifestent une capacité de se rétracter en présence d'un corps étranger. Tout animal évite ce qui le menace, ou simplement ce qu'il ne connaît pas.

Et nous les hommes, nous sommes porteurs du même instinct qui nous fait prendre mille précautions de peur de perdre la vie : boucler sa ceinture de sécurité, prendre tel médicament... Oui, la vie a besoin de la peur comme d'un garde-fou, comme d'une barrière de protection. Celui qui n'aurait peur de rien mettrait gravement sa vie en danger, et ne tarderait pas à en payer le prix.

Mais si la peur nous garde et nous protège, il faut bien dire aussi que par d'autres côtés, elle nous pourrit la vie. Car elle peut devenir, chez l'homme, une espèce de sangsue insatiable. Il ne lui suffit pas de se protéger, il se veut hyper-protégé. Il accumule les carapaces, les cuirasses, les casques, les boucliers, les vaccins, les assurances-vie... la liste serait longue.

L'homme est cet animal que la nature a doté de peu de moyens physiques pour résister au froid, par exemple, mais qui compense ce handicap par la technique, par la maîtrise du feu. Et il brûle, et il brûle les forêts, le charbon, le pétrole, jusqu'à déclencher de nouvelles peurs : celle de voir la planète se réchauffer, celle d'avoir tout dévasté par sa puissance même.

Ainsi les peurs primaires engendrent des peurs secondaires, et c'est tout un réseau de dangers et de craintes qui enserrant désormais nos vies. Car à l'instinct de conservation, nous avons ajouté beaucoup d'autres exigences : il ne nous suffit pas d'être vivants, chauffés, nourris, nous en voulons beaucoup plus, et nous avons peur de tout ce qui pourrait porter atteinte à ce système de besoins artificiels que nous nous sommes créés. Tel est le paradoxe : l'homme est l'être qui fait peur à tous les autres êtres, mais il est aussi l'être qui a en lui le plus de peurs, et qui se fait peur à lui-même.

Alors, me direz-vous, qu'est-ce qu'on fait ? Je n'ai pas de réponse, pas de solution préfabriquée. Mais je crois qu'il n'est pas inutile de prendre conscience de cet état de fait. Les anciens disaient : Connais-toi toi-même. C'est déjà une grande chose, au fond, de se voir humblement tel qu'on est.

22. Gratuité

Dans la vie, dit-on, tout n'est pas rose. Et il est vrai que dans nos existences, les moments malheureux semblent alterner avec les moments heureux dans une espèce de mouvement de balancier qui pourrait faire penser à un équilibre mécanique, à une logique comptable. « C'est trop beau pour durer », se disent certains quand la vie leur fait tel ou tel cadeau, « il va certainement m'arriver une tuile ». Comme si nécessairement, après le temps des vaches grasses, devait venir celui des vaches maigres. Comme si la vie finissait toujours par nous présenter la facture.

Pourtant, je ne suis pas sûr que cette comptabilité des plaisirs et des peines soit vraiment une bonne image, et je crois même qu'il faut l'abandonner. Non, notre vie n'est pas en noir et blanc comme les cases d'un échiquier. Non, les moments de bonheur ne seront pas « payés » par je ne sais quels moments de douleur qui prendraient leur revanche sur les premiers. Quels tristes bonheurs, d'ailleurs, ce seraient ! Et quelle triste vie que celle qui ne nous donnerait d'une main que ce qu'elle nous reprendrait de l'autre.

À ce schéma inquiétant, voire accablant, je voudrais en opposer un autre, centré sur l'idée de *gratuité*. Oui, il y a, dans la vie, du gratuit, du non-facturé, et il y en a immensément plus que son contraire.

Chacun de nous peut en prendre conscience, surtout si sa vie commence à être longue : jamais je ne pourrai lui rendre tout ce qu'elle m'a donné. L'air que je respire, le corps qui me porte, l'affection de mes proches, le goût et la capacité de les aimer, la langue qu'on m'a transmise, la culture dans laquelle j'ai grandi, et la minute présente, en ce qu'elle a d'unique et d'inouï, tout cela, et tant d'autres choses, la vie me le donne sans contrepartie. Non, elle n'est pas avare, quand bien même elle est parfois sévère.

Certes, elle ne me donne pas tout ce que je veux, mais elle me donne bien plus que je ne lui en ai demandé. Elle m'a tout donné, d'ailleurs, en se donnant elle-même à moi, puisque me voilà vivant. La vie est plus que généreuse, et pourquoi ne pourrait-on pas tout accueillir, même les épreuves, comme un don qu'elle nous fait ?

Oui, tout recevoir d'elle et comme de sa main, y compris ce qui semble indésirable. Les plus grands sages, les plus grands saints, avaient perçu cette générosité profonde, cette gratuité secrète et irréversible. De Dieu, quelqu'un a dit : « Ne dites pas : il donne et puis retire. Il donne et donne encore ».

23. Génétique

La génétique nous annonce tous les jours qu'elle a fait de nouveaux progrès dans le démontage et le remontage de la cellule vivante. Dernièrement, des chercheurs de l'université de Californie ont réussi à implanter dans un fœtus de souris les cellules souches du sang de sa propre mère.

Ces techniques, dit-on, permettront un jour de soigner telle maladie, de corriger tel défaut de la nature humaine. Car ce qu'on peut faire sur l'animal, on arrivera un jour à le faire sur l'homme. Ainsi serons-nous bientôt réparables, améliorables, modifiables et perfectionnables, comme des moteurs qu'on révisé et qu'on répare. Demain, nous serons tous des OGM : des Organismes Génétiquement Modifiés.

J'avoue que ces perspectives soulèvent en moi assez peu d'enthousiasme. Il me semble que cette approche de l'humain, par sa puissance même, peut comporter quelque chose d'inhumain. Le simple fait de transposer des techniques génétiques de l'animal à l'homme laisse penser que le propre de l'homme, sa dignité unique, sont peut-être en danger.

Oui, la génétique comporte le risque de manipuler l'homme comme un objet, en oubliant qu'il est avant tout un sujet.

Entre les mains des mécaniciens du gène, la vie n'est plus qu'un agencement de pièces détachées, un empilement de cellules. Elle peut être perdue de vue dans son mystère, dans sa grandeur, dans sa beauté.

J'en appelle aux sagesse qui ont, depuis des millénaires, accompagné l'humanité. J'en appelle aux hommes de bonne foi, de bonne volonté. Ne laissons pas une vision mécaniste de l'homme nous faire perdre de vue qui nous sommes, c'est-à-dire bien plus qu'un sac d'atomes. Nous avons une âme, oui, une âme, et qui mérite un infini respect.

Alors, que la médecine de demain nous apporte tous les bienfaits qu'elle voudra, pourvu qu'au centre et au sommet de sa vision de l'homme, soit respectée l'âme de l'homme et sa personne. Le fantasme du corps-machine, trafiquable et recyclable, doit être abandonné. L'homme mérite mieux que d'être l'objet de milles prouesses techniques. Il doit être abordé avec humilité, avec vénération. Amis chercheurs, amis médecins, favorisez cette approche de l'homme et de ses fragilités. Mettez la science, non au service de projets insensés, mais de l'homme tel qu'il est, avec mesure et modestie, avec bienveillance, et pour le dire d'un mot, avec amour.

24. Debouts !

Nous sommes bien d'accord : un des moments les plus difficiles de la journée, c'est celui où il faut se tirer du lit. Transition douloureuse entre l'horizontale et la verticale : certains d'entre nous mettent d'ailleurs un temps fou à passer de l'une à l'autre. On les voit s'étirer, grommeler, s'attarder, marcher la tête penchée, ou même le tronc oblique comme la tour de Pise, dans une espèce de diagonale mobile, de la chambre à coucher jusqu'à la cafetière salubre. Et c'est seulement après avoir plongé le nez dans le bol bien chaud qu'ils se redressent.

Oui, nos levers sont parfois douloureux, et d'ailleurs, tous les commencements ont quelque chose de laborieux. C'est une loi de la vie : elle germe, elle mûrit, elle démarre lentement. Tout ce qu'il y a de grand a commencé petit. Les êtres conscients que nous sommes ont d'abord été des êtres endormis. Le nourrisson passe les trois quarts de sa journée les yeux fermés. Que fait-il ? Il grandit, mais secrètement, insensiblement. Il *perlabore*, comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire qu'il se prépare à être et à agir.

Je me suis un peu moqué des gros dormeurs, mais en vérité, ce champion du sommeil qu'est le petit enfant est pour nous un modèle. Car il y a dans son repos une potentialité, une puissance même, qui donne à penser. Il est comme une graine qui a besoin de temps pour sortir d'elle-même. Il est notre image, ce petit bonhomme, car nous aussi, sur bien des plans, nous sommes des êtres en genèse, en devenir, en voie d'éveil. À moitié conscients, à moitié endormis, et parfois endormis en croyant ne pas l'être, comme les somnambules.

Car tel est le paradoxe : ce n'est pas parce que je suis debout et que j'ai bu mon café, que je suis vraiment réveillé. Mon corps bouge, mon mental s'agite, mais mon âme, elle, est restée au berceau. Mon être profond reste un gros bébé, qui n'a toujours pas ouvert les yeux. Et c'est cela qui est dommage, plus que le temps que je mets à m'extirper du lit. Dans cet état, notre esprit dort, et parfois, c'est comme si rien ne pouvait le tirer de sa léthargie. Il y a des gens qui restent ainsi toute la vie dans une sorte de torpeur spirituelle – dont peut-être la mort les réveillera ?

Quant à nous, chers amis, n'attendons pas la fin pour commencer à être, pour commencer à naître, pour activer notre naissance. Profitons de chaque matin, même s'il nous faut un peu de temps, pour nous éveiller à fond, dans tout notre être. Alors les graines de vie qui sont en nous germeront avec puissance.

25. Temps

S'il fallait en donner une définition brève, on dirait volontiers : de toute évidence, la vie, c'est... du temps. Mais cette équivalence entre la vie et le temps, il y a deux façons de l'entendre.

La première est quantitative : la vie, ce serait alors la quantité d'années qui s'écoulent entre notre naissance et notre mort. Ce temps-là est chiffré, mesuré. C'est le temps des calendriers, des agendas. C'est le temps dans ce qu'il a de plus impersonnel, de plus universel, de plus froid. C'est le tic-tac des horloges d'autrefois, « qui dit oui, qui dit non, et puis qui nous attend », comme dans la chanson de Jacques Brel. Un poète parlera de « l'horloge au cœur truqué qui rit dans son coin noir, faisant tinter les bouts du temps qu'elle émiette »...

Mais il y a une autre façon de penser le temps, qui consiste justement non pas à le penser, mais à le sentir et à le vivre. Non pas à le mesurer quantitativement, mais à l'éprouver qualitativement. Dans ce temps-là, la mesure n'est pas primordiale. L'important n'est pas de savoir *combien* de temps nous avons, mais *comment* nous vivons le temps qui nous est donné.

À la première lecture, on peut rattacher la célèbre, la trop célèbre formule ; « Le temps, c'est de l'argent », c'est-à-dire, effectivement, ce qui se mesure, se compte, et qui permet de tout comptabiliser.

Mais si la vie, c'est du temps, on voit bien que c'est en un sens différent, car la vie ne s'achète pas, ne se monnaie pas. Le temps de la vie dont nous parlons n'a rien à voir avec un compte en banque, ni avec quoi que ce soit de cet ordre. Ce temps-là, c'est ce que Bergson appelle la *durée*, c'est-à-dire le temps non pas posé comme un objet, mais vécu par un sujet. Le temps tel qu'il s'écoule en nous, à une vitesse distincte de celle de l'horloge, mécanique et répétitive.

Car pour l'horloge, une heure, c'est toujours une heure : soixante minutes et pas une de plus. Mais pour nous, dans la *durée vécue*, une heure, c'est parfois une éternité – par exemple si j'attends quelqu'un que j'aime, et que je m'inquiète pour lui – ou parfois c'est un moment qui passe trop vite – par exemple si je fais quelque chose qui me passionne. Une heure vécue, c'est tout autre chose que 3.600 secondes ! C'est une durée unique, pendant laquelle je peux vivre des choses très profondes, qui changeront peut-être ma vie entière.

En ce sens-là seulement, le temps, c'est de la vie. Il en a la couleur, la saveur, la chaleur, la profondeur. Ce temps-là, il bat comme un cœur.

26. Sara

Un jeune couple de nos amis attendait un enfant. L'échographie leur a appris qu'il s'agissait d'une petite fille. Mais les médecins ont aussi remarqué, malheureusement, des malformations cardiaques et osseuses qui ont donné beaucoup d'inquiétude aux parents, d'autant que la maman a elle-même un handicap à la hanche et ne peut porter aucun poids.

Malgré les pressions ambiantes que vous devinez, cette enfant est née il y a trois ans, entourée de beaucoup d'amour. Elle a subi une opération, mais s'en est très bien remise et se développe aujourd'hui de façon étonnante.

En fait, elle a une vitalité exceptionnelle, supérieure à celle de bien des enfants de son âge, et qui semble lui venir de son épreuve elle-même. Au-delà des petites faiblesses de sa nature, elle est joueuse, joyeuse, pétillante. Comme si le désir de vivre, en elle, se montrait plus fort que les doutes et les craintes des adultes. Comme si elle leur disait : « Faites-moi confiance ».

Cet événement me fait réfléchir sur les forces inouïes qui se cachent dans la vie, dans ma vie, dans la vôtre. Je crois que nous avons au fond de nous, en même temps que de profondes fragilités, des gisements de force, des sources d'énergies incroyables. Que ce soit pour retrouver la santé, ou pour garder le moral quand elle nous est ôtée, ou pour aider un autre dans l'épreuve, nous portons en nous des nappes phréatiques, des laves volcaniques, des ressources insoupçonnées.

Qui n'a pas vérifié, un jour ou l'autre, que ce dont il se croyait incapable, ce qui lui semblait au-dessus de ses forces, il pouvait l'assumer comme par miracle ? Qui n'a pas traversé un échec terrible, un deuil, une catastrophe, avec le sentiment d'être soutenu, d'être porté intérieurement ? Cela n'ôte rien à la douleur, l'inquiétude, à la peur parfois, mais c'est comme un secours et un soutien divin. « Quand je marche au milieu des angoisses, tu me fais vivre, à la fureur de mes ennemis », dit un Psaume.

Oui, la vie résiste, la vie insiste, la vie persiste, et si le croyant peut y voir un don d'en haut, tout homme peut sentir en lui ce trésor intime. Nous tenons à la vie, mais la vie tient à nous, nous l'avons chevillée au corps et à l'âme.

Alors, quand l'inquiétude nous guette, pour nous-mêmes ou pour d'autres, vivons comme on protège une flamme. Vivons en sachant que nous sommes fragiles, mais habités par une force de renaissance, de renouveau, de recreation. Belle expérience à faire et à refaire. Je vous la souhaite.

27. Ancêtres

On peut éprouver une sorte de vertige quand on pense aux milliards de vies humaines qui se sont écoulées avant nous sur cette terre, toutes uniques, toutes précieuses, toutes mystérieuses, et qui sont aujourd'hui complètement oubliées. Combien d'hommes, de femmes, d'enfants, nous ont précédés ?

Mais plus encore que leur nombre total, qui finalement importe peu, c'est la singularité de chacune de ces vies qui m'impressionne. Car de toute évidence, ils n'étaient pas moins hommes que nous, ces frères en humanité. Leurs conditions de vie étaient différentes, et, dans l'ensemble, beaucoup plus rudes. Mais chacune de ces vies était belle et mérite le respect.

On est parfois tenté de croire que la valeur d'une vie est liée au niveau de richesse ou de confort dans lequel elle se déroule. Mais c'est une erreur. Une vie simple et matériellement pauvre, comme l'ont été celles de nos ancêtres, était aussi riche en impression, en sentiments, en qualité de relations, que les nôtres. Ils n'avaient pas la télévision : la belle affaire ! Ils voyaient le monde avec d'autres yeux, avec, sans doute, une plus grande profondeur. Ils trouvaient dans les choses, les paysages, les éléments, de quoi nourrir leur imagination, qui était plus fertile que la nôtre. Ils n'avaient pas l'électricité, l'eau courante, le téléphone, et les dizaines d'objets qui nous sont devenus indispensables : mais réfléchissons un moment. Si dans mille ans l'humanité s'est habituée à vivre avec telle et telle invention dont nous n'avons même pas idée aujourd'hui, accepterions-nous que nos descendants nous considèrent comme des sous-hommes, sous prétexte que nous n'avions pas ces gadgets ?

On est toujours le primitif de quelqu'un d'autre, ce qui montre que personne ne l'est. Chaque vie humaine, à chaque époque, est immense et porteuse d'une suprême dignité. Les pauvres d'hier, les riches de demain, et nous les pauvres et les riches d'aujourd'hui, nous sommes égaux, ou plutôt nous sommes frères par essence et devant le mystère de l'existence. Ô mes ancêtres, ô mes aïeux ! Du haut de mon petit XXI^e siècle, qui ne vaut pas mieux que les vôtres, je veux saluer votre mémoire. J'espère être digne des valeurs que vous m'avez léguées, et digne aussi de les transmettre à d'autres : à mes descendants du XXII^e siècle, qui seront aussi les vôtres, dans ce grand fleuve de la famille humaine où nous sommes tous plongés.

28. Einstein

Albert Einstein disait : « La plus belle chose que nous puissions éprouver, c'est le côté mystérieux de la vie. Ce sentiment profond se trouve au berceau de l'art et de la science véritable ». Ce qu'il y a de plus intéressant dans ces phrases, c'est leur auteur : je veux dire, le fait que ce soit le plus grand savant du XX^e siècle qui nous dise cela. Car la science moderne semble parfois fâchée avec le mystère. Elle veut des raisonnements clairs, des formules mathématiques, des démonstrations incontestables. Or la vie, c'est évident, n'obéit pas à une logique implacable. Elle est capricieuse, elle est mystérieuse, elle est insaisissable.

C'est ce que reconnaît ici Einstein, tout en étant un physicien génial, n'était pas enfermé dans une conception étroitement rationnelle du monde. Bien qu'il ait eu du mal à accepter les découvertes de la physique quantique, qui bousculait un peu sa logique scientifique, c'était un homme ouvert, profond, humain. Ainsi a-t-il beaucoup regretté, à la fin de sa vie, d'avoir été un des promoteurs du projet Manhattan, qui permit aux États-Unis de fabriquer la première bombe nucléaire, et il a milité de toutes ses forces contre la prolifération de cette arme infernale.

Quel contraste énorme et paradoxal : celui qui, d'un côté, fait l'éloge du « sentiment mystérieux de la vie », a contribué, d'un autre côté, à l'invention de cet engin de mort ! *Little boy*, tel était le surnom de la bombe qui fut larguée sur Hiroshima, et c'est, en américain, un des noms du petit Jésus. Quelle dérision, quel scandale : donner à cette arme, la plus meurtrière de toute l'histoire, le nom du Prince de la paix ! Oui, Einstein a signé l'appel qui demandait à Roosevelt, le 2 août 1939, de fabriquer cette chose monstrueuse. Et lorsqu'elle a explosé, le 6 août 1945 – jour de la fête de la Transfiguration – c'est à l'horreur absolue, c'est la *défiguration* du monde que nous avons assisté. Mais redisons-le, Einstein n'a pas approuvé cette tuerie. Pris malgré lui dans une logique de mort, il voulut rester à l'écoute de la vie. Dès 1934, il disait : « Se sacrifier au service de la vie est une immense grâce ». Plus tard, il écrira : « Le problème de notre temps, ce n'est pas l'énergie atomique : c'est le cœur des hommes ». La phrase reste hautement d'actualité.

29. Poulets

Je voudrais aujourd'hui me soucier un peu de la vie animale, et spécialement de celle des animaux que nous mangeons. Car le spectacle des batteries d'élevage industriel m'interroge en profondeur. Ces animaux parqués, nourris de façon mécanique, engraisés de façon scientifique et bientôt génétique, souvent au-delà de ce que leur nature peut supporter, il me semble qu'ils font honte à notre civilisation. Pour satisfaire notre appétit de viande, devons-nous vraiment faire subir aux bêtes ce traitement ? Et si nos habitudes carnivores exigent de telles techniques, n'y a-t-il pas lieu de réfléchir à d'autres modes d'alimentation ?

Oui, pitié pour les poules ! J'ai visité un poulailler, je devrais dire une usine avicole, où des dizaines de milliers de pauvres bêtes, serrées les unes contre les autres, peuvent à peine se retourner. Elles en deviennent agressives, ce pourquoi elles sont débecquetées à la naissance. Elles ne voient pas la lumière du jour et ne connaissent que celle des néons. Pourquoi ? Parce qu'en changeant le rythme naturel, on obtient des pontes plus fréquentes. Ce qu'on perd en électricité, on est censé le gagner en productivité. Tristes calculs, maigre victoire.

Pitié pour les poussins ! Triés dès la naissance, parfois hachés vivants pour devenir de l'engrais ou de la nourriture animale, les voilà entassés par centaines dans des cagettes et expédiés vers les batteries d'élevage. Les femelles ne verront jamais un poussin ni un coq. Triste destin.

Quant aux poulets industriels, dits poulets de chair, ils ont une vie plus courte et ont encore moins d'espace que les pondeuses. Ils vivent dans des hangars éclairés 23 heures sur 24. On leur sert chaque jour 900 grammes d'une alimentation spéciale qui les fait grossir au point qu'ils souffrent parfois de claudication et de maladies cardiaques. Triste efficacité.

Oui, pitié pour les bêtes, pour les cochons qu'on parque, pour les canards qu'on gave (je ne comprends pas qu'on se fasse une gloire du résultat de cette technique barbare). Leur vie est-elle à ce point méprisable, qu'on les traite comme des choses ? La vie des animaux n'a-t-elle vraiment rien de respectable ? On finit toujours par traiter les hommes comme on traite les bêtes. Respectons ces vies que nous dominons. Ne faisons pas prévaloir le profit sur tout. Non seulement l'attention que nous porterons à ces êtres inférieurs ne nous fera rien perdre, mais elle nous fera grandir et nous rendra plus humains.

30. Viandes

J'ai plaidé, dans une précédente émission, pour un plus grand respect de la vie animale. Permettez-moi d'y revenir à travers quelques réflexions sur ce thème, et plus spécialement sur notre régime alimentaire carnivore.

Nous sommes si habitués à manger de la viande, que nous mettons cet aliment sur le même plan que les autres, à part qu'il coûte plus cher. Nous qui n'avons pas d'interdits alimentaires, nous consommons de tout, végétaux, animaux, sous-produits animaux comme les œufs ou le fromage, sans problème moral et sans questions particulières. Mais pour les juifs comme pour les musulmans, et peut-être demain dans les cantines scolaires, des questions à ce sujet se posent et se poseront d'une façon de plus en plus précise, qui risque de nous déconcerter si nous ne prenons pas conscience de ce principe très simple : que le fait de tuer des animaux n'est pas anodin. Le judaïsme et l'Islam le disent chacun à leur manière, mais c'est une grande intuition partagée par l'hindouisme, par les religions animistes, et même par le christianisme à ses origines, puisque vers l'an 50, le Concile de Jérusalem, avait maintenu pour les chrétiens l'interdit juif de consommer des viandes non saignées (Ac 15, 29) et a longtemps proscrit le régime carné pendant le Carême.

Ainsi toutes les religions nous invitent à porter attention à la question de la vie animale – et même dans notre société sécularisée, quelque chose subsiste du fait qu'on ne mange pas n'importe quoi n'importe comment. Les boucheries chevalines, par exemple, ont à peu près disparu, et qui d'entre nous accepterait qu'on lui serve du chien ou du chat ?

Nous le sentons bien, l'animal n'est pas un aliment comme les autres. Et qu'on ne vienne pas me dire que la carotte que je fais cuire, elle aussi, je la « tue » pour la manger : la différence est trop flagrante.

Quant aux aspects écologiques et économiques du problème, ils sont aujourd'hui énormes. Les pays riches épuisent la terre pour fabriquer des céréales qui sont destinées à nourrir des bêtes, pendant qu'un milliard d'êtres humains ont faim. Il faut produire sept protéines végétales pour avoir sur nos tables une seule protéine animale, ce qui, au niveau planétaire, est un gâchis et un scandale. Décidément, tout nous invite à reconsidérer notre consommation de viande, non de manière brutale et idéologique, mais progressive et profonde. À chacun d'y penser.

31. Carpe diem

Ah ! Cette vie qui coule dans mes veines et dans les vôtres, cette sève qui irrigue notre corps et nos pensées, comme elle est précieuse, comme elle est douce, comme elle est bonne ! Je n'ai aujourd'hui rien d'autre à dire que sa beauté fragile et savoureuse. Oui, la vie nous est donnée, mes amis, la vie nous est confiée, comme un trésor dans un vase d'argile, comme un diamant à protéger.

Il est vrai que le fil de cette vie peut à tout moment se briser. Certains en tirent la conclusion qu'il faut en jouir d'urgence, en profiter à fond, la consommer. Leur vie, ils la pressent comme un citron, ils l'avalent d'un trait. Je crois plus sage de la savourer par petites gorgées, sans la brusquer.

Carpe diem, disaient les Épicuriens, que l'on prend à tort pour des partisans du plaisir à tout prix. Mais cette formule, « Cueille le jour », me semble au contraire pleine de délicatesse. Il ne s'agit pas d'arracher les fruits, de saccager le jardin, mais de s'y promener avec réserve et respect.

L'épicurisme n'est pas une apologie de la jouissance : c'est au contraire une philosophie de la sobriété. Épicure, dans sa *Lettre à Ménécée*, distingue clairement trois types de désirs : naturels et nécessaires, comme de manger, de boire, de dormir ; naturels et non nécessaires, comme de manger de façon copieuse ou de faire la grasse matinée ; enfin ni naturels ni nécessaires, comme de se saouler ou se droguer. Or il est évident que plus un désir est simple et facile à exaucer, moins il implique de déplaisir et de désagréments. En sorte que les plaisirs les plus purs sont ceux qui ne coûtent rien, qui sont à notre portée à tout moment. C'est pourquoi Épicure recommande non pas de multiplier et de stimuler les désirs, comme on le croit trop souvent, mais au contraire de les limiter, de les restreindre : de se contenter de peu, de jouir de presque rien.

Sans entrer ici dans certaines questions de fond que soulève cette philosophie, j'en retiens l'idée que la vie est trop belle pour être gaspillée, dispersée, éclatée en désirs de toutes sortes, en plaisirs éphémères et finalement amers. Nous avons mieux à faire que de nous jeter sur tout ce qui passe, et que la publicité nous fait passer pour désirable. La vie, la simple vie, est en nous, chers amis, comme notre bien le plus précieux. Respirons-la aujourd'hui comme un parfum. Goûtons-la comme un élixir délicieux.

32. Bicyclette

On s'est longtemps représenté la vie comme un flux, un rayonnement, une énergie. Les penseurs qu'on appelait vitalistes, tels Bichat ou Bergson, utilisaient ce type d'images pour décrire les processus vitaux. Ils y voyaient la vie traverser la matière comme un courant électrique, une sorte de fluide un peu mystérieux.

Aujourd'hui la science est plutôt mécaniste. Elle parle du vivant en termes d'organisation et d'information. La vie n'ajoute rien à la matière, nous disent les biologistes, elle est un état particulier de la matière. Elle n'est pas une réalité en soi, plus ou moins étrange et subtile, mais seulement un certain mode d'organisation de la réalité. Une cellule, ce n'est pas un ensemble d'atomes auquel s'ajouterait un ingrédient spécial qu'on appellerait la vie, ce sont des atomes disposés d'une certaine façon, et c'est cette organisation, cette « forme », au sens quasi informatique, qui en fait un être vivant.

Entre ces deux conceptions, il existe bien sûr mille nuances. Mais on pourrait approfondir le débat en remarquant que la « forme » ou l'information n'est pas simplement une disposition spatiale, comme celle des pièces sur un jeu d'échecs. Cette forme est aussi une *force*, c'est-à-dire un élan temporel. On ne fabriquera pas de la vie en emboîtant des atomes dans un certain ordre, mécaniquement. Si on réussit un jour à faire exister du vivant à partir d'une matière inanimée, ce sera en conjuguant des dynamiques, qu'elles soient thermiques, magnétiques, radioactives ou autres. Et par là se retrouve l'intuition des vitalistes, à savoir que la vie est mouvement. Elle n'existe que dans le mouvement, le changement.

Si je veux savoir ce qu'est une bicyclette, je peux la démonter et la remonter entièrement, observer la taille et la nature de chaque pièce, connaître son plan de façon parfaite. Mais après cela, je dois admettre qu'il est impossible de la faire tenir debout : cet objet à deux roues tombe inévitablement d'un côté ou de l'autre, tant qu'un certain élan ne le pousse pas en avant. Et encore, il n'évitera la chute que si sa trajectoire est constamment corrigée, compensée, rattrapée.

Ainsi l'être vivant n'est pas seulement un objet compliqué, une machine sophistiquée, c'est une aventure inouïe et impossible à programmer. Le vivant nous échappera toujours des mains, comme le petit garçon qui a compris comment on conduit une bicyclette, et qui s'en va en zigzaguant sur le chemin. La vie n'est pas seulement un état, c'est une histoire. La vie *n'est pas* : elle devient.

33. Tempo

L'avez-vous remarqué ? Tout ce qui est vivant est *vibrant*. Tout ce qui vit ondule, frémit, oscille, se dilate puis se rétracte, bref, est porté, habité par un rythme. Il n'y a de vie que là où quelque chose se met à battre, à pulser. Pas de façon simplement mécanique, comme le tic-tac d'une horloge, mais de façon biologiquement supra-logique et infiniment fine, comme le battement d'un cœur.

Écoutez votre cœur : c'est un organe extrêmement sensible, sur lequel retentissent tous vos états d'âme. Ce cœur, la moindre émotion l'accélère, le plus petit effort physique ou mental le sollicite. De plus, les rythmes vitaux interagissent. Celui de la respiration conditionne celui du cœur : si je respire fort et vite, mon cœur accélère et réciproquement. Il en va de même de la digestion, du sommeil, du renouvellement de nos cellules...

Un être vivant, c'est, si j'ose dire, une boîte à rythmes, une symphonie de rythmes enchevêtrés. Chacun de nous est un faisceau de fréquences qui s'entrecroisent, s'ajoutent ou se diminuent l'une l'autre, comme les ondes d'un potentiomètre dessinent des courbes irrégulières, parfois très élégantes, dès qu'on en fait varier les paramètres. Oui, nous sommes, nous les vivants, des êtres variables au gré de nos rythmes, et c'est une grande sagesse que d'en prendre conscience. Nos humeurs, par exemple, vont et viennent en fonction de nombreux facteurs : le temps qu'il fait, l'état de nos muscles, la pression de nos artères, la façon dont nous avons mangé ou dormi...

Tenir compte de ces rythmes, les réguler dans la mesure du possible, c'est apprendre à se connaître et à diriger intelligemment sa vie. On rencontre trop de personnes dont il est évident qu'elles vivent à contre temps, à contre-rythme, comme un musicien qui a perdu le tempo de la symphonie.

Et si c'est mon cas, que faire ? Comment retrouver cet équilibre, cette harmonie ? Je ne vois pas de meilleure solution qu'un temps de pause, d'écoute intérieure, qui m'aidera à retrouver mon centre, à re-synchroniser ma vie. Dans ces moments privilégiés, les rythmes du dehors s'apaisent, et d'autres se font entendre au-dedans. Plus lents, peut-être, mais plus puissants.

Oui, une pulsation, une ondulation, une vibration qui viennent de plus loin que les frénétiques cadences extérieures. Sur cette fréquence-là, je capte des voix nouvelles, je reçois des motions spirituelles. Je suis guidé, instruit. Et je peux reprendre la route... d'un bon pas.

34. Darwinisme

La vision darwinienne de l'évolution des espèces nous a habitués à l'idée que la grande loi de la vie, c'est la sélection naturelle, c'est-à-dire l'élimination des êtres les plus faibles au profit des plus forts. La « loi de la jungle », comme on dit, qui fait prévaloir les meilleurs au détriment des médiocres et des moins bons, c'est-à-dire des inaptes et des inadaptés. Ce phénomène de « tri » biologique est un fait, qu'il ne s'agit pas de nier. Mais je voudrais aller plus loin en me demandant quelle est la place de l'homme dans ce grand processus.

Car de deux choses l'une. Ou bien l'homme appartient à la vie biologique, étant intégralement un être de la nature, et dans ce cas il est normal qu'il en reproduise les lois dans sa vie individuelle et collective. Il devra, pour vivre, faire sa place au soleil, c'est-à-dire faire de l'ombre à un maximum d'autres êtres humains. Il ne survivra qu'au prix de cette compétition impitoyable.

Le cousin de Darwin, Francis Galton, a cru pouvoir développer de telles idées dans ce qu'on a appelé le « darwinisme social », qui était un plaidoyer pour une société de pure concurrence, entièrement placée sous le signe de la rivalité économique. On peut retrouver cette vision de l'homme, aujourd'hui, dans un certain ultralibéralisme, et aussi dans l'eugénisme, avec son prétendu « droit à la santé reproductive », c'est-à-dire à l'élimination de ceux que nous jugeons indésirables.

Mais on sent bien que sur cette pente, c'est l'inhumain qui se profile. Il faut donc chercher dans une autre direction, et envisager que l'homme ne soit *pas* entièrement un être de la nature, soumis aux mécanismes de type darwinien. Chez lui, quelque chose d'autre prend le relai de la sélection naturelle, quelque chose qu'on peut appeler la tendresse, la pitié, et tout simplement la capacité d'aimer. Quelque chose qui l'incline vers les faibles et l'invite, non à les éliminer, mais à les protéger.

Oui, un sentiment de compassion et de bienveillance qui n'est pas seulement d'ordre affectif, mais qui est le fondement même de la vie morale. Une aptitude à se décentrer de ses propres intérêts pour promouvoir le bien d'un autre, la vie d'un autre, quelquefois même au détriment de la sienne. C'est la thèse développée par Xavier Le Pichon dans un beau livre intitulé *Aux racines de l'homme*, dont je vous recommande la lecture et dont j'aurai à reparler.

35. Différenciation

L'histoire de la vie, telle que nous la racontent les paléontologues, est à la fois celle d'une progressive accélération et d'une incroyable diversification. Dans cette histoire, tout commence lentement, lourdement, et puis les nouveautés se multiplient à un rythme de plus en plus rapide, suscitant des échanges de plus en plus nombreux et compliqués entre les êtres. Ce caractère buissonnant, ramifié, évolutif et inventif de la vie m'émerveille.

Pensez donc : il y a environ 3,5 milliards d'années, se dessinent les premières formes de vie à la surface de notre planète. Ces vivants primitifs, monocellulaires comme le sont les bactéries, puis pluricellulaires, se perpétueront par duplication, c'est-à-dire par reproduction à l'identique, pendant près de 3 milliards d'années. Et pendant cette très longue durée, la vie s'en tiendra au régime, lent et monotone, de la copie conforme, ou quasi conforme.

Mais il y a environ 600 millions d'années, apparaît la reproduction sexuée, qui est une magnifique invention et une extraordinaire nouveauté : car désormais, les êtres ainsi conçus proviennent de deux vivants distincts, et dont ils sont eux-mêmes distincts. La sexualité crée de la différence, de la complémentarité, et par là même, de la complexité. Pour que se rencontrent les deux éléments qui donneront naissance à un troisième, il faut des circonstances favorables, que viennent favoriser des stratégies incroyables, même chez les végétaux. Partout la vie se complique, les espèces se ramifient, et entre espèces aussi, se dessinent des relations d'interdépendance de plus en plus subtiles...

Avec les reptiliens, il y a 300 millions d'années, autre nouveauté : l'accouplement et la parturition, qui exigent de la part des géniteurs non seulement de se trouver l'un l'autre, mais de protéger leur progéniture : de couvrir l'œuf, puis de nourrir celui qui va en sortir. Les êtres vivants ainsi conçus ont besoin de soin, d'attention, et de cette nouvelle situation, l'intelligence animale a été extrêmement stimulée. S'abriter, donc construire des nids ou creuser des terriers ; chasser, donc s'approcher de la proie aussi discrètement que possible, et pour cela se camoufler ; engranger de la nourriture, en transformant par exemple le pollen des fleurs en un miel savoureux ; voyager à l'autre bout de la planète, comme le font les oiseaux migrateurs : tous ces comportements étonnamment complexes sont le résultat d'une interaction de plus en plus fine des êtres entre eux.

Et nous, les derniers venus, allons-nous piétiner cet équilibre ? Allons-nous saccager le grand arbre de la vie ? Non, nous en sommes les gardiens. Pourvu du moins que nous renoncions à nos appétits dévastateurs. Pourvu que nous redevenions, pour nos frères les vivants, des amis et des protecteurs.

36. Sartre

Bernard-Henri Lévy a désigné Jean-Paul Sartre comme « l'homme du siècle », c'est-à-dire du XX^e siècle. Titre un peu excessif, et même si on l'admet, je n'y vois pas vraiment un titre de gloire. Car le siècle dont Sartre serait le symbole est marqué par l'horreur de deux guerres mondiales, et par un nihilisme dont Sartre, malheureusement, n'est pas de ceux qui nous aident à sortir.

Certes, son sens aigu de la liberté a des aspects admirables, et dans sa thèse célèbre sur *L'être et le néant*, certaines pages sont d'une grande pertinence. Mais je le répète, c'est sur un fond de désespérance qui fait peine à deviner.

Une phrase célèbre de *La Nausée* exprime parfaitement la vision sartrienne de l'existence, placée sous le signe de l'insignifiance et de l'absurdité. Elle dit : « Tout existant naît sans raison, se prolonge par faiblesse et meurt par rencontre. » Eh bien je voudrais dire que je ne suis pas d'accord.

Que tout être « naisse sans raison », de façon absurde, hasardeuse, insensée, il faudrait ne jamais s'être penché sur un berceau pour le dire. Car ce petit être fragile, qui peut affirmer que sa vie n'a ni direction, ni signification ? Qui osera dire qu'il n'est pas là pour être aimé ? Telle est la raison de sa naissance, et elle s'impose à nous comme une évidence. « Vois, et tu sauras », dit Hans Jonas en contemplant ce nouveau-né en qui résonne, dit-il, l'appel de la vie.

Quant à dire que tout être « se prolonge par faiblesse », il faudrait n'avoir jamais éprouvé d'enthousiasme, d'élan vers l'avenir, et tout simplement d'envie de vivre, pour le dire. Allons, Sartre, est-ce que vraiment tu n'as prolongé ta vie que par inertie, par lâcheté ? C'est un propos d'écrivain, c'est une posture d'intellectuel en vogue... Mais ce n'est pas la vérité.

Enfin dire que tout être « meurt par rencontre » est vraiment étrange, puisque nous sommes tous nés, précisément, de la rencontre de deux êtres et de leur amour. Il faut avoir une curieuse conception de l'autre pour voir en lui celui qui fait obstacle à mon existence et qui y met fin. Non, la rencontre ne tue pas, elle fait vivre...

Décidément, cette phrase de *La Nausée* n'est pas spécialement éclairante, sauf peut-être en ce qu'elle dit le contraire du vrai, un peu comme une boussole qui indiquerait le sud. En ce sens, c'est un service qu'elle nous rend : je ne regrette donc pas de vous l'avoir fait connaître. Bonne journée ! .

37. Feng shui

Que serait la vie sans la beauté, qui lui donne du goût, du sel, de la saveur ? Ce serait un plat insipide, un spectacle ennuyeux, un récit sans relief et sans intérêt. « La beauté sauvera le monde », dit *L'Idiot* de Dostoïevski, dont tout le monde se moque, mais c'est évidemment lui qui a raison : car dès à présent, c'est la beauté qui sauve le monde de la grisaille et de la trivialité.

J'ai du mal, je l'avoue, à comprendre pourquoi on ne lui accorde pas plus d'importance dans nos maisons, nos lieux de travail, nos villes. On dirait que l'homme s'accommode de vivre dans le désordre et la laideur. Ces espaces bétonnés, ces surfaces goudronnées qui nous envahissent, pourquoi ne pas y mettre au moins quelques parterres de fleurs ? Ces bureaux où nous passons nos journées, pourquoi ne pas les rendre un tant soit peu plaisants et agréables ? Il ne s'agit pas de tomber dans un esthétisme maniaque et méticuleux, mais de faire droit au désir profond que nous portons en nous, d'un monde que la beauté a rendu habitable.

« Là tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté », dit Baudelaire dans *L'invitation au voyage*, mais c'est justement parce que le monde dans lequel il vivait lui semblait hideux qu'il cherchait ailleurs un monde idéal. Quant à nous, ne rêvons pas du paradis, mais transformons modestement ce monde-ci.

Oui, agrémentons, embellissons nos lieux de vie. Les Chinois en ont fait un art : le *feng shui*, qui est une quête d'équilibre, de proportion, d'harmonie. Ce n'est pas difficile, même s'il faut un peu de temps pour trouver, par exemple, la bonne disposition des meubles dans une pièce, ou la meilleure place d'un tableau sur un mur. Le difficile n'est pas de trouver de quoi décorer nos maisons, mais plutôt de les désencombrer de ce qui s'y accumule et qui les enlaidit. Ah, ce fatras d'objets qui nous encombre ! C'est lui l'ennemi de la beauté, laquelle ne va jamais sans une certaine sobriété.

Permettez-moi donc, chers amis, de vous inviter à ouvrir les yeux sur le lieu où vous êtes maintenant, ou celui où vous serez tout à l'heure. Cette chambre, ce salon, ce couloir aussi, attendent peut-être de vous comme une touche de beauté, une caresse d'humanité. Redisons-le, ce n'est pas un luxe, un ajout superflu : c'est dans l'épaisseur même des choses qu'il s'agit de laisser cette beauté transparaître. Pas besoin de recourir à un spécialiste, ni de devenir un adepte du *feng shui* : soyez votre propre architecte d'intérieur. Et votre vie prendra du goût et des couleurs.

38. Évolution

L'évolution des espèces est un fait, que Darwin a mis en lumière, que la science a unanimement validé, et que les créationnistes au sens étroit du terme ont bien tort de contester. L'histoire de la vie, c'est certain, a commencé par des formes simples et a donné naissance, avec le temps, à des formes de plus en plus élaborées. Les vivants naissent les uns des autres, et depuis le début. Mais une fois qu'on a admis ce fait, bien des questions subsistent, que la science ne peut pas résoudre, et qui supposent une *interprétation* du fait, à un niveau philosophique et spirituel dont le savant lui-même ne peut passer.

La théorie de l'évolution n'a donc pas mis fin à toute réflexion sur le *sens* de cette grande aventure de la vie : au contraire, elle nous pousse à y réfléchir, d'autant plus que nous en comprenons certains mécanismes, et à nous demander encore plus qu'avant ce que cette évolution signifie. Je voudrais en donner, très brièvement, deux exemples de ces questions qu'on est en droit de se poser, « sur les épaules de Darwin », comme dit le titre d'une émission de radio très intéressante, c'est-à-dire à partir de la science, mais sans s'y enfermer.

Première question : admettre l'évolution, est-ce rejeter l'idée de création ? La science donne-t-elle tort à la Bible ? Que de malentendus stupides sur cette question ! Ce qui est clairement incompatible, c'est d'une part le scientisme, c'est-à-dire un matérialisme étroit, et d'autre part le fondamentalisme, c'est-à-dire une lecture littérale et tout aussi étroite de la Bible. J'espère que vous n'adhérez à aucune de ces deux erreurs. Mais surtout, j'espère qu'entre savants et croyants (on peut d'ailleurs être les deux à la fois), on verra de mieux en mieux tous les liens possibles, pas en forme de compromis bancal, mais en forme de complémentarité et d'entente profonde. Immense chantier qui s'ouvre devant nous, au-delà de toute étroitesse ...

Deuxième question : admettre l'évolution, est-ce croire que Darwin en a trouvé l'ultime explication dans la sélection naturelle ? On est obligé de répondre : non. Il ignorait tout de la génétique, par exemple, qui a tellement modifié notre approche du vivant. On parle aujourd'hui de néo-darwinisme pour y intégrer ces connaissances nouvelles, et d'autres découvertes, évidemment, obligeront cette théorie à évoluer elle-même, et peut-être à se remettre partiellement en question. Mais surtout, on ne fera pas l'économie d'une réflexion de fond, de type philosophique et spirituel, sur l'évolutionnisme, ses présupposés, ses enjeux ... Vaste chantier, à la fois difficile et passionnant. J'espère que des sages, et aussi des savants, le feront progresser.

39. Merci Ferrat

Jean Ferrat l'a chanté de façon inoubliable : « Que c'est beau la vie... » Et sa voix chaude a fait vibrer tous ceux qui l'ont entendue. Mais on sait que cette chanson, il l'a composée après une grave maladie, après avoir cru mourir, comme le dit la suite du texte : « Tout ce que j'ai failli perdre, tout ce qui m'est redonné, aujourd'hui me monte aux lèvres en cette fin de journée... » Et encore : « Tout ce qui tremble et palpète, tout ce qui lutte et se bat, tout ce que j'ai cru trop vite à jamais perdu pour moi... Pouvoir encore regarder, pouvoir encore écouter, et surtout pouvoir chanter : que c'est beau, c'est beau la vie ! »

Mais pourquoi cette chanson nous touche-t-elle tant ? Est-ce seulement parce qu'elle réveille en nous l'émotion de celui qui a survécu à un grand danger ? Je crois que cela va beaucoup plus loin. Jean Ferrat, à sa manière, nous livre un secret sur la vie en général, un secret qui nous concerne tous, même si nous ne sommes pas menacés par quelque danger ou maladie.

C'est que la beauté de la vie est paradoxale. Ce n'est pas la beauté d'un spectacle agréable, d'un plaisir facile et permanent. C'est une beauté parfois tragique, parfois déchirante, mais d'autant plus vraie. Oui, la vie commence dans les pleurs, le premier cri du nouveau-né, et elle se termine souvent par une agonie douloureuse. Et pourtant, de ce commencement à cette fin, elle ne cesse de rebondir, de rejillir, et pour ainsi dire, de ressusciter.

La vie, c'est une insurrection, un surgissement, relevant constamment le défi de ce qui la nie ou l'a contredit. On devrait goûter à chaque instant cette espèce de miracle qui nous habite et qui nous relève. Que c'est beau la vie, oui, avec cette puissance qu'elle a de traverser les épreuves, de se faire toute petite quand il faut, jusqu'à ce que viennent des jours meilleurs.

Je voudrais le dire, avec humilité, à ceux d'entre nous qui sont éprouvés par la maladie, par des inquiétudes familiales ou par d'autres malheurs. Ne lâchez pas le fil de l'espérance, serrez contre vous ce trésor précieux : ce presque-rien qui vous fait vivre, ce je-ne-sais-quoi mystérieux. Tenez bon comme on tient à ce qu'on a de plus cher. La vie ne vous a pas lâchés : elle se tait, elle attend, elle se retient, mais un jour elle chantera en vous. L'hiver prendra fin, le printemps vous visitera. Oh, ce ne sera pas forcément une explosion de joie : mais devant une fleur en bourgeon, sous la caresse du vent, dans un nouvel élan intérieur, vous direz, vous aussi : « c'est beau, la vie ».

40. Éternité

On reproche quelquefois aux croyants (et c'est une objection très importante qui mérite d'être entendue), on leur reproche de s'être inventé une vie éternelle, de s'être imaginé un paradis, qui serait une sorte de maison de retraite céleste, de lieu de repos parfait après les épreuves de cette vie. C'est bien joli, votre rêve, dira l'incroyant, mais il a le petit inconvénient de n'être qu'un rêve, un fantasme.

Feuerbach et Marx au XIX^e siècle, Freud et d'autres au XX^e siècle, ont popularisé cette explication bien connue de la croyance religieuse : elle ne serait qu'une projection compensatoire, une sublimation névrotique. La vie sur terre est tellement dure, tellement décevante, que l'homme se fabriquerait une vie imaginaire supposée compenser les échecs d'ici-bas. La foi en la vie éternelle ne serait rien d'autre qu'un mécanisme d'autosuggestion, d'auto-consolation, partiellement efficace à court terme, mais parfaitement illusoire à long terme.

Car après la vie, que voulez-vous, il n'y a rien, rien de rien, affirme l'incroyant. Nous sommes sortis du néant et nous y retournerons. La vie éternelle, c'est une contradiction dans les termes : la vie est mortelle, voilà la réalité en dehors de laquelle il n'y a que crédulité et opium du peuple.

Eh bien, je le répète, cette objection doit être reçue avec respect. Et il ne suffit pas de répondre, comme dans le pari de Pascal : on verra bien, à la fin, qui avait raison d'y croire ou de ne pas y croire. Car cette question de la vie éternelle ne concerne pas seulement la fin, l'après vie : elle concerne déjà cette vie, la vie présente.

Osons le dire : s'il y a une vie éternelle, c'est dans la vie, et non dans la mort, qu'elle commence. C'est maintenant ou jamais qu'elle s'allume, pour ainsi dire, comme une flamme qui ne s'éteindra pas. La foi n'est pas une spéculation boursière sur l'au-delà. C'est une expérience à faire dès ici-bas, dès aujourd'hui.

Amis croyants, avez-vous en vous cette vie éternelle, sentez-vous que vous êtes habités par ce germe d'éternité ? Si oui, et quels que soient vos faiblesses, vos doutes, votre petitesse, soyez sur que quelque chose de cette vie vous traverse et rayonne dans la nuit. La vie éternelle, ce n'est pas une hypothèse intellectuelle, c'est une réalité qui change le cœur. Et si un incroyant s'approche de cette lumière, il en percevra, j'espère, la chaleur.

41. Végétaux

Un ami physicien m'a récemment décrit une expérience étonnante, faite par un chercheur italien qui vise à prouver que les végétaux ont de la mémoire, et pour ainsi dire, de l'intelligence.

Ayant semé un pois de senteur dans un pot où est planté un tuteur, il observe comment se comporte la pousse qui sort de terre, et comment elle va s'accrocher au tuteur. Pour cela, elle fait sortir de sa petite tige verticale une petite vrille horizontale ; mais évidemment, la plante ne sait pas de quel côté se trouve le tuteur, ni même s'il y a quelque chose à quoi s'attacher. Elle lance donc sa vrille de manière à la faire tourner autour de la tige, pour explorer toutes les directions. Et quand elle a rencontré le tuteur, elle s'enroule autour de lui, permettant ainsi à la tige de grandir.

C'est déjà, osons le dire, un comportement assez astucieux. Mais le meilleur est à venir. Le savant a observé que la deuxième vrille, et toutes les suivantes, n'ont pas du tout le caractère tâtonnant de la première : elles sortent du côté de la tige qui est le plus proche du tuteur, et elles vont droit vers lui. Elles bénéficient donc de l'expérience de la première vrille, c'est-à-dire d'une information que la plante a retenue et leur communique.

Il semble que ce soit à la base de la plante, à l'endroit où commencent à se diversifier les racines, que ces informations sont engrangées, et véhiculées par des cellules de type neuronal. Beaucoup d'autres expériences confirment qu'entre cette espèce d'organe cérébral et toutes les autres parties de la plante, par exemple les branches et les feuilles d'un arbre, des informations circulent en permanence, en forme d'avertissement, de souvenirs, d'intentions, de perceptions du milieu ambiant.

Je n'ai pas la compétence pour juger de telles observations, mais elles me semblent pleines de bon sens, et Jean-Marie Pelt, un de nos meilleurs biologistes, a fait beaucoup d'études sur le sujet – voyez par exemple son livre *La vie sociale des plantes*. Oui, les êtres vivants sont des réservoirs de merveilles, des trésors de sagacité. Le plus humble des végétaux a des aptitudes que nous n'avons pas fini de découvrir et d'admirer. Quelqu'un a dit : « Qu'une herbe simple t'intimide ». En regardant pousser telle plante, telle fleur, tel arbre, j'essaierai de m'en souvenir.

42. Embryon

Dans le débat actuel concernant, comme on dit, « la recherche sur l'embryon », les professionnels savent bien quel sens ils donnent aux mots qu'ils emploient. Mais nous, le grand public, nous sommes parfois peu attentifs aux formules employées, qui sont pourtant lourdes de sens.

À commencer par le mot embryon, qui peut désigner n'importe quel animal à un certain stade de son développement. Un œuf de poule, s'il est fécondé, contient un embryon de poulet, et il ne vient à personne l'idée d'interdire la recherche scientifique sur les embryons de poulet. Il faudrait donc toujours, quand on en parle, préciser que l'on parle de l'embryon humain.

Mais cette formule elle-même n'est pas sans ambiguïté, car elle pose le caractère humain de cet embryon comme une sorte de variante, ou de particularité secondaire, ce qui va dans le sens d'une banalisation : puisqu'on fait de la recherche sur l'embryon en général, pourquoi s'encombrer de ce détail, qui serait supposé mettre l'embryon humain à part de tous les autres ?

D'autant qu'au départ, tous les embryons se ressemblent un peu, et même beaucoup. Haeckel, le grand biologiste du XIXe siècle, a montré que « l'ontogenèse récapitule la phylogenèse », c'est-à-dire que la formation de l'embryon récapitule l'histoire de l'évolution de son espèce. Ainsi l'embryon humain, dans les premières semaines, ressemble de très près à un embryon de reptile, et plus tard de mammifère, et plus tard de primate.

Mais attention : cet être-là n'est pas humain après coup, de façon progressive ou secondaire. Il est humain entièrement et dès le départ. Plus qu'un embryon humain, c'est un homme embryonnaire, un tout petit homme, et c'est ce tout petit homme que les chrétiens demandent de protéger au maximum, et de ne pas considérer comme un matériau de laboratoire.

Car le mot recherche, lui aussi, est ambigu, et même trompeur, dans la mesure où il cache le fait que cette recherche, au plan expérimental, implique la dissection et la mort de l'embryon humain étudié. Faire des recherches sur le cancer, que je sache, n'a jamais impliqué de tuer les personnes atteintes de cette maladie. Mais là encore, un mot très général laisse planer le débat dans le vague : puisque la recherche est une bonne chose, pourquoi s'interdire de faire des recherches sur l'embryon ?

Chers amis, pour réfléchir à ces questions graves, tenons bien compte du sens des mots. Car derrière eux, il y a la vie, il y a des vies, et des questions de vie ou de mort.

43. Personne

Je réfléchissais, la semaine dernière, à la question de la recherche sur l'embryon, formule dont j'ai montré les ambiguïtés. Je voudrais poursuivre en m'interrogeant sur une autre formule qui, je l'avoue, me paraît un peu vague. C'est celle de « droits de la vie ».

J'ai une immense estime pour les mouvements comme l'Union pour la vie ou l'Alliance pour les droits de la vie, qui ont raison de chercher à protéger les êtres humains dès leur conception. Mais il me semble, comme à propos du mot embryon, que pour définir ce dont il s'agit, le mot vie est trop vaste.

Les plantes vivent, les animaux vivent, or nous les tuons pour les manger. Même les végétariens, ou ceux qui tendent à l'être (et ils sont de plus en plus nombreux aujourd'hui) admettent qu'il est permis de faire mourir certains êtres vivants, soit parce qu'ils sont nuisibles, soit pour les consommer.

La vie au sens large n'a donc pas de droits, et ceux qui militent pour la reconnaissance des droits des animaux s'enferment dans des logiques difficiles à gérer. Ce qui mérite un respect tout à fait singulier, c'est la vie *humaine*. Mais comme à propos de l'embryon, cet adjectif est un peu gênant, car il semble ajouter à la vie une particularité dont on pourra toujours se demander ce la sépare de toutes les autres.

Osons le dire : ce n'est pas la vie, dans l'homme, que nous sommes appelés à respecter. C'est l'homme lui-même, qui est plus grand que sa vie, puisqu'il peut la donner. C'est la personne, tellement respectable que même privée de vie, elle continue de susciter ce respect. C'est pourquoi on ne profane pas une tombe, on ne salit pas la mémoire d'un mort, et on honore celui qui s'est sacrifié.

Oui, ce qui est sacré, ce n'est pas la vie, c'est la personne. Le Comité national d'éthique définit l'embryon comme une « personne potentielle » – on devrait plutôt dire « personne en puissance », et même « personne en devenir ». Quoi qu'il en soit, le mot « personne » définit mieux que le mot « vie » ce dont on parle. Il ne faut jamais l'oublier.

Quant au mot « droits », il faut lui reconnaître aussi une certaine imprécision, car l'embryon n'est pas à proprement parler sujet de droits, n'ayant pas encore de personnalité juridique. Par contre, il a une dignité humaine que nous avons le devoir de protéger au mieux. Oui, il s'agit moins de ses droits à lui que de nos *devoirs* envers lui, parce que ce petit être est des nôtres. Parce que comme nous, il aspire non seulement à vivre, mais aussi, et surtout, à être aimé.

44. Hymne

Une fois n'est pas coutume : aujourd'hui je ne parlerai pas de la vie, je laisserai quelqu'un d'autre en parler. Et je ne me poserai pas des questions sur la vie, mais je laisserai mère Teresa, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, chanter le mystère de cette vie dont elle dit dans un poème :

La vie est une chance : saisis-la. La vie est beauté : admire-la.

La vie est fragile : protège-la. La vie est un plaisir : goûte-le.

La vie est un rêve : réalise-le.

Ces lignes n'ont rien de gentillet, de mignonnet, de bucolique, et l'on sait que mère Teresa n'a pas eu une vie facile ni romantique. On a même appris, récemment, que pendant des dizaines d'années elle s'est sentie abandonnée de Dieu, alors même qu'elle continuait sa mission avec un courage inouï. La suite du poème semble évoquer ces années difficiles :

La vie est souffrance : endure-la. La vie est un défi : relève-le.

La vie est une fête : célèbre-la. La vie est un devoir : accomplis-le.

Car dans ce qui nous semble parfois lourd à porter, c'est comme si la vie savait mettre, secrètement, un peu de légèreté, de joie, de grâce. Même dans les larmes, il peut y avoir de la lumière : un sens possible, une espérance qui reste ouverte. D'où cette espèce de rythme dans lequel le poème nous entraîne, en alternant ce que la vie nous offre et ce qu'elle nous demande – ce qu'elle nous donne, dirait saint Augustin, et ce qu'elle nous ordonne.

La vie est un jeu : entres-y. La vie est précieuse : défends-la.

La vie est promesse : fais-lui confiance.

La vie est richesse : fais-la fructifier. La vie est tristesse : dépasse-la.

Car tel est bien le paradoxe : la vie, comme l'amour, comble et exige à la fois. Elle nous porte et nous apporte, autant que nous-mêmes devons la porter. Et il n'est pas si simple de l'accueillir, avec ses bras chargés de cadeaux que nous aurons à faire fructifier. Elle nous fait un peu peur, la vie, n'est-ce pas ? Et pourtant :

La vie est un hymne : chante-le. La vie est un don : accepte-le.

La vie est un combat : livre-le. La vie est un bonheur : jouis-en.

La vie est une aventure : ose-la.

Enfin voici les dernières lignes, que je vous livre, très simplement, comme une invitation à aller plus loin dans votre propre vie, à vivre de façon plus intense et plus audacieuse sur le chemin qui est le vôtre. Oui, soyez sans crainte, la Vie vous attend !

La vie est une tragédie : surmonte-la. La vie est amour : aime-la.

La vie est un mystère : perce-le. La vie est la vie : vis-la.